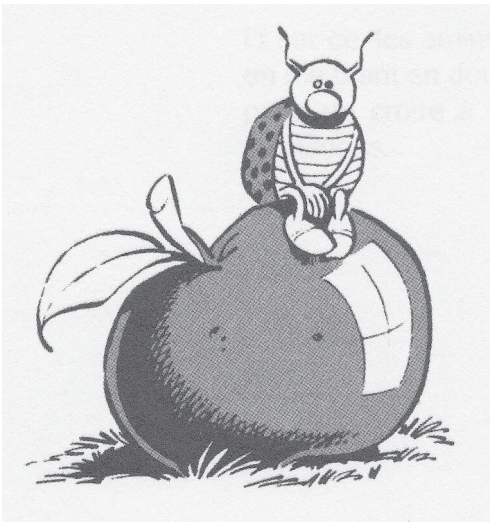
442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

N° 122

GOTLIB
1934 - 2016



442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE
(33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
http://www.la442rue.com

Greetings :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Bob DYLAN (Prix Nobel de littérature)
Fred ALPI & ANGRY CATS
SEB le BISON & WESTERN MACHINE
Stéphane GUICHARD (Soucoupes Violentes)
CATHIMINI
RICHARD & JOYLINER
Frank FREJNIK & Eric SOURICE (Nineteen Something)
SAM & RICH ROBIN
MANU (Baston Labaffe)
Claire BIGARD et Frank MARGERIN
Mr BEAT-MAN (Voodoo Rhythm)
YVES (Hands & Arms)
La KONSTROY TEAM
WHODUNIT
DIDIER (retirement time)
WARUM JOE
ALEX (X SYNDICATE)
TOMA & MATT (Black Pills)
TONY & SALLYMAGE
CHUCK TWINS CALIFORNIA
LEXA
Jim HOLOPTER (Popskull Rebels)
ERWTENSOEP
LAURENT et BEUSSE (PYHC)
R'n'C's
ZERIC (Trauma Social)
RAF (Guerilla Vinyl)
MARCO (Ghost Highway)
PIERRE (ex Franz ex Edouard)
DENIS (Slow Slushy Boys)
Bertrand TAPPAZ (Voix de garage)
MAT le ROUGE (Loolie & the Surfing Rogers)
GILLES (Pitshark)

RIP :
Ted BENOIT
Herschell Gordon LEWIS
Fidel CASTRO (Hasta la victoria siempre)
Rick PARFITT (Status Quo)

Big fuck :
Donald TRUMP
François FILLON
Marie-Louise FORT

Vendredi 13 janvier 2017 ; 15:06:04
(Hard times coming)

MISSING MILE : Part II - The blackship (CD, Black Desert Records - www.blackdesertrecords.com)

Les Last Barons, depuis leur séparation, font des bébés un peu partout. En début d'année, on découvrait le premier album de Fogwax, composé pour partie d'ex musiciens du groupe. Aujourd'hui, c'est le deuxième EP de Missing Mile qui tombe dans les bacs. Un groupe qui existe depuis 2010 et que Julien, ex chanteur des Last Barons, rejoint en 2014. On comprend donc que le premier EP du gang normand, "Skull" paru en 2013, présente une légère différence vocale avec ce nouvel effort, le premier vrai disque enregistré avec Julien après 2 titres parus en 2015 sur un split EP partagé avec Brain Pyramid. Différence pas si fondamentale, Julien étant déjà familiarisé avec le stoner, genre musical privilégié par Missing Mile. D'ailleurs, si le groupe parle d'un EP à propos de ce disque, sûrement parce qu'il ne propose que 5 titres, la longueur de ces derniers me fait plus penser, en terme de timing, à un album, un mini album à la rigueur, qu'à un EP à l'ancienne. Simple question de sémantique, c'est vrai, mais qui, pour un vieux pachyderme comme moi, biberonné au single et au vrai EP vinyl depuis les sixties en passant par le punk, m'interpelle toujours au niveau de mon vécu. Bref, foin d'arguties plus ou moins vaseuses, l'essentiel reste un disque où les guitares bouillonnent, où les rythmiques vous dessèchent le tympan comme un vent du désert, où les vocaux crapahutent le long de lignes de crête acérées comme une lame surplombant des à-pics vertigineux et hypnotiques. Il y a quelque chose de chamanique chez Missing Mile, un animisme halluciné comme issu du plus profond des âges farouches et électriques, un paganisme hanté de fumerolles telluriques et de cérémonies ardentes. Chaque titre se love autour d'accords plombés, martelés, répétitifs, en un sabbat mouvant et insaisissable. Si la pochette de ce disque évoque le vide sidéral, la musique, elle, ravive quelques-uns de nos instincts les plus primaires, quelques-unes de nos peurs les plus primales, quelques-unes de nos résurgences les plus primitives. Le reptilien qui sommeille en nous n'a jamais complètement abdiqué ses prétentions à régir notre conscience de primate. Il suffirait de quelques notes de guitare pour réveiller la bête. Soyons vigilants.

El ROYCE : Black saints of Bourbon Street (CD, Black Desert Records/Novatrax Music And More)

Avec ce troisième album, El Royce part sur les traces de quelques lointains ancêtres. C'est que Nantes, leur ville d'origine, a un passé peu glorieux à faire valoir, quelques grosses familles locales ayant bâti leur fortune avec le commerce triangulaire, ou, pour faire simple, la traite des esclaves. Comme Bordeaux, La Rochelle, Marseille, entre autres. Du coup, élaborer ce qui peut s'apparenter à un concept-album autour du vaudou et se baguenauder entre l'île de Saint-Domingue (aujourd'hui partagée entre Haïti et République Dominicaine) et la Nouvelle-Orléans, c'est une manière comme une autre d'exorciser quelques vieux démons à l'aura sulfureuse. Les 10 titres de ce disque traitent tous des rapports entre les hommes et les entités surnaturelles, zombies, esprits, dieux ou diables, tous hantent les rives du Mississippi, les bayous ou les rues d'une Nouvelle-Orléans qui, avant d'être un piège à touristes, était surtout le réceptacle de toutes les croyances en provenance de l'Afrique de l'Ouest mâtinées de religiosité européenne. Le vaudou, finalement, n'est rien d'autre qu'une manière de concilier héritage culturel immémorial et conversion forcée à coups de fouets. La Bourbon Street évoquée dans le titre de cet album, aujourd'hui le centre du Quartier Français et qui n'est rien d'autre qu'un vulgaire repaire de bars à gogos, de strips clubs glauques et de boutiques de souvenirs de pacotille, fut autrefois le coeur d'un quartier qui, depuis les rives du Mississippi, voyait débarquer tous les nouveaux arrivants, puisque le fleuve était peu ou prou le seul moyen d'y accéder. Dans Bourbon Street se concentrèrent donc tous les foyers du vice selon la vision chrétienne de la chose, bars, tripots, bordels, cabarets, on y buvait, on y jouait, on y baisait, on s'y distrayait sans retenue. Bourbon Street était alors rien moins que l'équivalent d'une Deadwood, d'une Dodge City, d'une Tombstone, d'une Abilene, mais en version sudiste. C'est aussi à quelques blocs un poil plus au nord que finit par se bâtir le quartier chaud de Storyville, certes essentiellement dédié à la prostitution mais qui a aussi vu se développer les prémices du jazz New Orleans avec les King Oliver, les Jelly Roll Morton ou les Louis Armstrong qui lui donneront ses lettres de noblesse. Mais à la Nouvelle-Orléans, on pouvait aussi croiser tout ce que le pays comptait de religieux ou de mystiques, depuis les prêtres vaudou, au premier rang desquels la célèbre Marie Laveau, jusqu'aux prêcheurs presbytériens les plus intégristes, en passant par les catholiques bon teint (on peut encore y voir la cathédrale Saint Louis ou l'ancien couvent des Ursulines) et tous les charlatans qui pouvaient trouver là un terreau fertile dans lequel planter leurs idéologies plus ou moins loufoques. Quant aux bayous entourant la ville, ce paysage marécageux et angoissant ne pouvait, lui aussi, que débrider les imaginations qui le firent peupler de créatures plus ou moins mythiques, plus ou moins légendaires, en plus de celles, bien réelles, qui étaient déjà suffisamment dangereuses par elles-mêmes, alligators, serpents d'eau, araignées, le bestiaire local suffirait à lui seul à faire fuir le plus lâche d'entre nous. On retrouve un peu de tout ça dans cet album d'El Royce avec les évocations du vaudou, des zombies, des bayous, de Marie Laveau, de quelques chats noirs (qui vont toujours par treize, tant qu'à faire), du cimetière Saint Louis (avec ses tombes à l'air libre, le sol étant trop spongieux pour y creuser le moindre caveau) ou même de Swamp Thing, ce personnage de comics créé par Len Wein et le génial dessinateur Berni Wrightson, mi humanoïde mi végétal, un personnage aux motivations écologiques avant l'heure (il fut créé en 1971) qui défend ses bayous contre la folie des hommes. Pour une visite guidée d'une Nouvelle Orléans de l'ombre et du mystère, le stoner métal d'El Royce s'avère le média idéal, bien loin des clichés habituels des mômes danseurs de claquettes, des barons Samedi de quincaillerie, des prêtresses vaudou de folklore ou des fanfares pour parade de 4 juillet. El Royce, le poids des mots, le choc des notes.

The ANGRY CATS : Outmonster the monster (CD, Nidstang)

Après 2 EP fortement teintés de rock'n'roll et de rockabilly, les Angry Cats franchissent le cap du premier album, ouvrant, au passage, le champ de leurs possibles musicaux. En effet, ne vous attendez pas à trouver ici une copie conforme des 2 EP, la musique des Angry Cats a passablement évolué. Certes, du rock'n'roll, il y en a toujours, on ne se refait pas, mais ce rock'n'roll durcit singulièrement le ton, lorgnant vers des sonorités plus bruyantes, plus tendues, plus coriaces, plus farouches, allez, osons le mot, à la limite du stoner parfois. Probablement l'héritage du passé musical de Fred Alpi qui nous avait habitué à ces fragrances fichtrement électriques sur ses premiers albums solo, sans compter que le bonhomme fut également façonné, à une période de sa carrière, par la musique industrielle. Rien d'aussi radical sur "Outmonster the monster", ce qui n'empêche pas, parfois, les guitares de grincer, de striduler, de geindre sous les coups de médiator du bonhomme, tandis que la rythmique, elle, se tord et se convulse pour suivre les errances soniques de la 6 cordes. Il y a quelque chose de définitivement noisy chez ces Angry Cats régénérés avec une maîtrise abrupte des mélodies implacables ("Put your hand in mine" ou "The sound of silence" avec cette dobro slide salement saturée), des riffs lancinants ("Information"), des ambiances surchauffées, des discours activistes ("A day of fear and frown" inspiré par le meurtre, à Ferguson, Missouri, en 2014, de Michael Brown par un policier, l'une de ces nombreuses et récentes affaires impliquant des policiers dans des meurtres de noirs aux Etats-Unis). Le ton se fait aussi incantatoire ("I just can't keep out of politics") quand il s'agit pour Fred Alpi de soutenir ses convictions profondes, refusant de baisser les bras, de se résigner à n'être qu'un simple spectateur de sa propre vie, ce que souhaiteraient pourtant tous les politicaillons qui nous la pourrissent grave par leurs simples apparitions publiques. Oui, on pourrait faire de la politique sans politiciens, on ne s'en porterait pas plus mal. Avec leur demi-douzaine d'années d'existence, les Angry Cats sont parvenus à un niveau de plénitude et d'épanouissement que "Outmonster the monster" documente avec force, générosité et vigueur. Il faut dire que les 3 musiciens avaient tous déjà un passé chargé avant de se retrouver autour de ce projet, il eut donc été étonnant qu'ils ne produisent pas une musique digne d'intérêt et apte à nous envoûter, nous captiver, nous ensorceler. D'autant que cet album est le premier disque du groupe à avoir été composé et pensé véritablement à 3, là où les 2 premiers EP pouvaient encore être considérés comme des extensions de la carrière solo de Fred Alpi. Chacun y est donc allé de son apport personnel, entre punk, power-rock et rock'n'roll. Un disque qui vous balance un de ces sortilèges musicaux dont nul bisou de prince charmant ou de douce princesse ne pourrait nous délivrer, quand bien même le voudrions-nous. Les contes de fée, c'est comme les promesses électorales, ils n'engagent que ceux qui y croient. Avec l'âge, il y a belle lurette que j'ai perdu ma naïveté dans la tourmente de l'existence.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

Les SOUCOUPES VIOLENTES : Dans ta bouche... (CD, Nineteen Something)

Après avoir documenté la scène noise angevine des 90's, le label archiviste Nineteen Something élargit le champ de ses investigations, géographiquement et musicalement, avec ce CD consacré aux Soucoupes Violentes, groupe garage parisien né dans les années 80, un CD consacré aux 2 premiers disques, un EP paru en 1984 sur Planète Interdite et un album paru en 1987 sur Tutti Frutti, augmentés d'un titre des sessions de l'album, "Rester au lit", paru en single en 1988, toujours sur Tutti Frutti. Les Soucoupes Violentes se forment en 81 en banlieue nord autour du chanteur-guitariste Stéphane Guichard, seul membre permanent, toujours là aujourd'hui, 35 ans après. Stéphane a une solide formation musicale avec une mère anglaise (d'où son anglais parfait là où la plupart des autres groupes français chantant dans la langue de Shakespeare auront parfois du mal à s'affranchir d'un accent plus ou moins prononcé) qui l'initie à la soul et au rhythm'n'blues et un frère de 10 ans plus âgé qui l'initie au rock'n'roll 60's. Avec ça, difficile de ne pas se lancer dans l'aventure bouillonnante d'un renouveau rock frenchie qui, dans ces années 80, va littéralement exploser. Les Soucoupes Violentes se retrouvent vite partie prenante d'une scène émulsifiante qui tourne autour d'un association, les Barrocks (elle aussi existe toujours aujourd'hui), et d'un lieu devenu mythique, le Jimmy, rue de Bagnolet dans le 20ème arrondissement. Une scène qui va voir éclore tous les futurs piliers de ce qu'on appellera plus tard, très abusivement, rock alternatif, en oubliant un peu vite que nombre de ces groupes ne font pas du punk, mais bien du rock'n'roll, au sens séminal du terme. Les Soucoupes Violentes partagent les mêmes influences que des groupes comme les Wampas, les Coronados, les Rouquins, les Hot Pants ou les Cherokees, entre beaucoup d'autres. En 1984, après avoir connu les inévitables changements de personnel, les Soucoupes Violentes voient arriver le batteur Denis Baudrillart qui fera un bon bout de chemin avec le groupe, avant, plus tard, de rejoindre la Marabunta ou Jim Murple Memorial. 84 marque la sortie du premier EP des Soucoupes Violentes, encore en formule 2 guitares, basse et batterie. 3 originaux en français, dont l'imparable "Mercenaire" qui, dans un monde idéal aurait dû devenir un classique. Les Soucoupes Violentes auraient été anglais ou américains, ce morceau serait aujourd'hui repris par tout ce que la planète rock'n'roll compte d'apprentis électriciens, malheureusement, les Soucoupes Violentes ne connaîtront jamais la renommée internationale des Sonics, des Standells ou des Seeds. Putain d'exception culturelle franchouillarde. Pour ce qui est du quatrième titre du EP, il s'agit d'une reprise du "Driving me insane" de Lou Reed, période Roughnecks, très proto Velvet Underground donc, reprise enregistrée live au Cithéa, cet ancien cinéma de la Rue Oberkampf qui, deviendra, lui aussi, un lieu incontournable de cette foisonnante scène de l'époque. En 1985, après un bref hiatus, les Soucoupes Violentes repartent en campagne avec une nouvelle formation. Autour de Stéphane et Denis, on trouve désormais le bassiste Flux (futur Marabunta) et, surtout, l'organiste Aude Legrand, amie d'enfance de Stéphane. La musique des Soucoupes Violentes, avec cet orgue, prend une nouvelle dimension, encore plus 60's, encore plus garage, encore plus psyché-punk, un orgue tellement incontournable qu'il est encore présent aujourd'hui, même si la titulaire, toujours une demoiselle, n'est plus la même. C'est cette formation qui enregistre le premier album, "Dans ta bouche", qui paraît sur Tutti Frutti, label qui sort aussi les premiers albums respectifs des Wampas et des Carayos, un album d'ailleurs co-produit pas Marc Police, élégant guitariste des Wampas qui se fend d'un solo sur "Make you mine". Encore que, plutôt qu'un album, mieux vaudrait parler d'un mini-album avec ses 8 titres et ses 20 minutes chrono. On reste dans l'urgence propre à l'époque et à ce mouvement informel qui, du power rock'n'roll d'OTH au punk minimaliste de Bérurier Noir, fédère un public éclectique capable de faire le grand écart entre des styles pourtant parfois à des années-lumière les uns des autres. "Dans ta bouche" est constitué de 6 originaux, tous signés Stéphane Guichard, 4 en français et 2 en anglais, formalisant ainsi un bilinguisme que le groupe ne reniera jamais. Stéphane signe même un morceau, l'ironique "Yaourt", dans lequel il revendique cette volonté de ne pas s'en tenir à un langage unique. L'album propose aussi 2 reprises, directement empruntées au répertoire soul et rhythm'n'blues cher à la mère de Stéphane, "Teach me how to shimmy" des Isley Brothers et "Twistin' postman" des Marvelettes, l'un des groupes de l'écurie Tamla-Motown. Il est d'ailleurs marrant de constater que ces 2 titres, dans leurs versions originales, sont parus la même année, 1961. "Dans ta bouche" reste une des pierres angulaires du rock'n'roll français du milieu des années 80, un truc dont beaucoup d'entre nous ont usé et abusé, que ce soit à la maison ou à la radio, ce qui fut mon cas. Cette compilation se clôt avec "Rester au lit", morceau salement jouissif et récréatif enregistré pendant les sessions de l'album mais non inclus sur celui-ci. Pas plus mal d'ailleurs tant il est calibré pour le format 45t sur lequel il sortira l'année suivante, avec "Dans ta bouche", le morceau qui a donné son titre à l'album, en face B. Aucun inédit sur cette réédition, mais comme les vinyls originaux sont introuvables depuis fort longtemps, elle se suffit à elle-même. A noter que le repiquage des titres a été fait à partir des vinyls, les quelques craquements qu'on peut entendre de ci de là ne trompent pas. Je suppose que les bandes master ont été perdues depuis la parution, en 1991, d'une précédente réédition CD de tous ces morceaux sur Fan Club, division de New Rose qui était alors le label des Soucoupes Violentes. Une première réédition qui avait ajouté un titre supplémentaire à l'époque, "Une fille en noir et blanc", dans une version différente (démo ?) de celle parue sur l'album "Va savoir" en 1989. Du coup, pour ceux qui posséderaient cette première réédition CD, ne vous en débarrassez pas, gardez-là aux côtés de celle-ci qui a l'avantage de proposer un sympathique petit livret avec une biographie signée Max Well, du fanzine "Le légume du jour", et des photos de toutes les premières formations du groupe. Un groupe qui mérite largement cette ressortie.

442eme RUE LE LABEL

RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl
RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl
RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl
RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl
RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl
RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc
RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage
RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl
RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars
RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)
Punk-rock antifasciste
RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band
RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag, Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl
RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first five (LP 14 tracks)
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast (LP 14 tracks)
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black vinyl
RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16 titres)
Fast rock'n'roll. Covers of MC5 and Sex Pistols

WWWWW

The BANGLES : Ladies and gentlemen... the Bangles ! (CD, Omnivore Recordings - www.omnivorerecordings.com)

Les Bangles se forment à Los Angeles fin 1979, d'abord sous le nom de Fans puis sous ceux de Colours et de Bangs. Toutes ces incarnations sont des trios composés de la chanteuse-guitariste Susanna Hoffs et des sœurs Peterson, Vicki, chanteuse-guitariste également, et Debbi à la batterie. Elles s'inscrivent dans un mouvement typiquement angeleno appelé Paisley Underground, les groupes affiliés à ce mouvement proposant une musique influencée par le folk-rock et la pop 60's, mixée avec des sonorités punk et garage. En 1981, les Bangs font paraître le single « Getting out of hand » sur leur propre label, DownKiddie, avant d'être signées sur Faulty, label fondé par Miles Copeland, le frère de Stewart Copeland, le batteur de Police, qui dirige également le label IRS. En 1982, les Bangs changent de nom, devenant définitivement les Bangles avec l'arrivée de la bassiste Annette Zilinskas, la volonté du groupe ayant toujours été d'être à 100 % féminin. Cette formation fait paraître le single « The real world » puis, en 1983, le EP « Bangles ». A la fin de l'année, Annette Zilinskas quitte les Bangles pour former son propre groupe, Blood On The Saddle. Elle est remplacée par Michael Steele, la première bassiste des Runaways. En 1984, les Bangles signent avec la major Columbia et sortent leur 1er album, « All over the place ». Le groupe délivre désormais une power-pop bien dans l'air du temps en ce milieu des années 80. La sortie de l'album coïncide avec une grosse tournée américaine en première partie de Cyndi Lauper, ce qui permet au groupe d'élargir son audience et d'attirer l'attention de Prince qui leur offre l'une de ses compositions, « Manic monday », qui se hisse à la deuxième place du Billboard avant de connaître le même succès en Europe. Le deuxième album, « Different light », paraît en 1986. En est extrait le single « Walk like an egyptian » qui surpasse « Manic monday » puisqu'il devient n° 1 un peu partout dans le monde, à commencer par les Etats-Unis. En 1987, les Bangles connaissent 2 nouveaux succès, « A hazy shade of winter », une reprise de Simon & Garfunkel, n° 2, et « If she knew what she wants ». 1988 voit la sortie du troisième album, « Everything », d'où sont extraits 2 nouveaux succès, « In your room » et la ballade « Eternal flame », ce qui n'empêche pas le groupe de se séparer l'année suivante. En 1999, les Bangles se reforment pour enregistrer « Get the girl », chanson figurant dans la bande originale du film « Austin Powers : The spy who shagged me », avant de sortir un nouvel album en 2003, « Doll revolution », qui ne connaît aucun succès, à part en Allemagne. En 2005, la bassiste Michael Steele quitte le groupe, remplacée par Abby Travis puis, en 2008, par Lisa Williams. Un nouvel album, « Sweetheart of the sun », paraît en 2011. Les Bangles existent toujours aujourd'hui avec leurs 3 fondatrices, Susanna Hoffs et les sœurs Peterson, plus Lisa Williams. Ce CD documente la première partie de carrière du groupe. Il s'ouvre sur les 3 titres parus sous le nom de Bangs, en trio donc, les soeurs Peterson se chargeant de jouer de la basse, poste alors non pourvu. Le premier titre, "Bitchen summer/Speedway", est paru en 1982 sur la compilation "Rodney on the ROQ Vol. III" sur le label Posh Boy tandis que les 2 autres, "Getting out of hand" et "Call on me", sont ceux du seul 45t des Bangs paru en 1981. Ensuite, on trouve les 4 titres du EP "Bangles" paru en 1982 sur Faulty Products suite à l'arrivée de la bassiste Annette Zilinskas. Tous ces titres étaient, jusqu'à cette réédition, relativement difficiles à trouver sauf à écumer les conventions du disque ou les listes de collectionneurs, les 2 objets atteignant évidemment des prix assez dissuasifs compte tenu de leur rareté. Viennent ensuite 4 démos enregistrées en 1981 par le quatuor fraîchement formé, dont 2 reprises inattendues, "Outside chance" de cet OVNI de Warren Zevon pour les Turtles et "Steppin' out" de Paul Revere and the Raiders, fer de lance du northwest sound 60's, et 2 versions différentes de "The real world", retravaillé plus tard pour le EP "Bangles", et "Call on me", l'un des titres du single des Bangs. Les 2 titres suivants sont parmi les premiers enregistrés avec Michael Steele, tous 2 en public en 1984, "Tell me" au Dingwalls de Londres (chanson qu'on retrouvera sur le premier album dans sa version studio) et "7 & 7 is", reprise de Love, au Palace de Hollywood. Enfin, pour terminer, 2 petites raretés. "No Mag commercial" est un spot publicitaire réalisé quand le groupe s'appelait encore Bangs pour le fanzine underground angeleno "No Mag". Il s'agit d'une variante du morceau "Getting out of hand", la face A du single des Bangs, avec des paroles légèrement différentes. Ce spot est paru en 1983 sur la compilation "The Radio Tokyo tapes" du label Ear Movie Records témoignant de la scène angeleno de l'époque. Quant à "The Rock & Roll Alternative program theme song", la chanson a été enregistrée en 1982, en quatuor, pour servir de générique à une émission de radio animée par George Gimac sur KZEW ("The Zoo") à Dallas, Texas. Globalement, le groupe ayant toujours tourné autour du noyau dur constitué de Susanna Hoffs et des soeurs Peterson, tous ces titres sonnent évidemment comme les futurs albums des Bangles. On n'est pas dépaysé par cette power-pop fraîche et roborative enrobée d'harmonies vocales pimpantes et acidulées (avec 3 chanteuses dans le groupe, on imagine mal qu'il ait pu en aller autrement). L'occasion est en tout cas trop belle d'écouter ces premiers enregistrements du groupe à un prix enfin abordable, d'autant que tout ça a été remasterisé avec soin, du nanan.

The VERGE : So close so far (CD, GC Production - www.theverge.band)

Bon, par écrit, pas de souci, aucun risque de malentendu. En revanche, à la radio, voilà le type même du nom de groupe casse-gueule. Fort heureusement, the Verge a pris soin d'accoler un article anglais à son patronyme et non pas le frenchie "la", ce qui, pour le coup, aurait pu servir de patinoire à n'importe quel animateur un chouia distrait. A prononcer à l'anglaise donc, "verge", dans la langue de John Lennon, voulant dire "bord", ouf. Une fois réglée cette question linguistique, reste à se pencher sur le véritable objet du délit, le premier album du groupe parisien. Disons-le tout net, a priori, les choix musicaux de the Verge ne sont pas tout à fait les miens, ni, conséquemment, ceux de ce zine. Revendiquant une pop aux consonances 70's saupoudrée de touches électro franchement 80's, il est clair que, comme çà, au débotté, ça a tout du truc que je n'aurais probablement même pas capté. Mais voilà, les temps ont changé. Désormais, tout, ou presque, passe d'abord par Internet. Et les groupes vous envoient de plus en plus souvent des liens pour aller écouter ce qu'ils font avant d'envoyer un disque. Louable démarche. C'est ce qui s'est passé pour the Verge. Et je mets toujours un point d'honneur, au moins par respect pour le temps, même infime, consacré à envoyer ces newsletters, à cliquer sur ces liens, quitte à abandonner au bout de quelques secondes si vraiment ça n'est pas mon court-bouillon. Et là, surprise, en allant écouter un bandcamp quelconque ou en visionnant une vidéo, je ne me souviens plus (ça, c'est le deuxième effet Alzheimer), je tombe sous le charme de the Verge et leur répond que, s'ils veulent bien m'envoyer leur album, je devrais en faire le meilleur usage. Ce qu'ils font derechef. Des gens biens. Donc, oui, the Verge, c'est de la pop-électro... mais pas trop non plus. Il y a bien ces synthétiseurs sautillants, il y a bien ces harmonies vocales plutôt soft (chant mixte masculin-féminin), il y a bien cette légèreté propre à une certaine new wave post-punk anglaise, mais il y a aussi autre chose, comme le psychédélisme délétère de "Why should I" ou la power-pop un poil plus musclée de "Where ever you run" ou "Just my imagination", où le synthé se transforme en un orgue plus vintage et où les choeurs se font 60's sur ce dernier titre. Et puis il y a surtout un je-ne-sais quoi qui a su s'insinuer entre mon petit marteau et ma petite enclume pour me faire dresser une écoutille plus qu'intéressée. Non, la musique n'est et ne sera jamais une science exacte. Même un mid-tempo, pas forcément mon beat préféré, comme "Please don't make me cry" arrive à me faire tapoter du peton sur un linoléum qui en a pourtant vu d'autres. Une petite touche de légèreté dans mon monde de brutes, comme quoi il doit bien y avoir un petit coeur qui bat sous mon Perfecto, ça n'est pas tous les jours qu'il se rappelle à mon bon souvenir.

RICH ROBIN : Trigger (CD autoproduit - www.richrobinmusic.com)

2012 : Naissance de Rich Robin à Lille. 2013 : Premiers vagissements scéniques. 2014 : Premier EP. 2017 : Premier album. Une chronologie qui se déroule sans accroc, voilà de quoi envisager l'avenir sereinement. Rich Robin est un quintet qui aligne les riffs physiques, qui s'acquitte de mélodies complexes, qui progresse en tirailleurs. Pas franchement du style à se complaire dans la facilité ni la futilité. Rich Robin c'est un indie-rock alternatif qui doit beaucoup à la scène 90's américaine. Si vous trouvez des points de convergence avec des trucs genre Pixies ou Smashing Pumpkins, au hasard de ce qui me vient à l'esprit, on ne pourra guère vous donner tort. Et c'est pas ce qu'il y a de pire comme repères. Rich Robin sait varier les plaisirs, alternant guitares agressives ou ambiances apaisées, parfois au sein d'un même morceau, comme pour mieux atteindre à une plénitude électrique marquée de sentiments mouvants, sinueux et subtilement affirmés. Un disque d'une densité et d'une richesse plus sophistiquées qu'il n'y paraît de prime abord. Un disque traversé d'énergiques envolées bruitistes comme d'un viscéral souffle vital. Le chanteur de Rich Robin, à la voix si expressive, sait s'appuyer sur le canevas tramé derrière lui par 4 ruffians qui savent faire sonner la charge à leurs instruments tout en ayant toujours à l'esprit que rien n'est jamais irréversible et qu'il faut aussi savoir jusqu'où ne pas aller trop loin pour ne pas se perdre dans une euphorie trop souvent dangereuse. Un disque solidement campé sur des bases saines.

CASBAH CLUB : Direction nowhere (CD, Nineteen Something - www.nineteensomething.fr)
Poursuivant sa politique de résurrection de quelques groupes mythiques de la scène noise-punk-hardcore des années 80/90, le label Nineteen Something se penche, pour la seconde fois, sur le cas Casbah Club. L'année dernière, "Dead London calling" proposait des titres enregistrés entre 1990 et 1994 par les 3 premières formations du groupe, des formations qui ne connaissaient, pour seul changement de personnel, qu'un turn-over de batteurs, 3 durant les 2 premières années. Les titres de ce premier CD avaient donné lieu à sortie en démo ou sur compilation, mais la plupart étaient restés inédits jusque-là, y compris les 4 morceaux qui auraient dû constituer la base d'un éventuel premier album qui ne verra jamais le jour pour cause de nouveau remaniement humain. En 1994, de quintet, le groupe devient quatuor, les 2 guitaristes d'origine étant remplacés par un seul pistolero de la 6 cordes, à charge pour lui de tirer 2 fois plus vite, 2 fois plus loin, 2 fois plus précisément. Ce nouveau guitariste n'est pas n'importe qui puisqu'il s'agit de Gilles Théolier, ex Hydrolic Systems et Seconde Chambre, mais aussi et surtout ingénieur du son et producteur. D'ailleurs, à l'heure où il intègre Casbah Club, il a déjà produit quasiment tous les titres du groupe, à 1 ou 2 exceptions près. Inutile de dire qu'il sait fort bien où il met les pieds, qu'il connaît bien le groupe et ses futurs acolytes et qu'il est donc le plus à même de tirer la substantifique moelle de la musique d'un gang dont il sera désormais partie prenante. En novembre 1995, ce Casbah Club nouveau fait paraître un EP 5 titres chez Vicious Circle. Jusque-là, outre quelques participations compilatoires, le groupe n'avait sorti qu'un unique single. Un EP qui n'est pas repris ici, pas plus que le single ne l'avait été sur le premier CD, la politique de Nineteen Something étant plutôt de se concentrer sur les inédits. Le second CD qui nous intéresse aujourd'hui, justement, ne propose que ça, de l'inédit, avec 9 des 13 titres enregistrés en 1996 pour ce qui aurait dû être, enfin, le premier album de Casbah Club. Mais, bis repetita, cet album non plus ne paraîtra jamais, le groupe, cette fois, se séparant définitivement avant même d'avoir pu finaliser tous les morceaux. Ainsi, 2 d'entre eux sont restés à l'état d'instrumentaux. Les 9 titres qu'on découvre aujourd'hui sont donc les plus aboutis de ces séances. Il faut d'abord noter un durcissement de ton avec cette formation plus ramassée, des guitares plus mordantes, plus incisives, des rythmiques plus compactes, plus menaçantes, mais aussi une volonté d'explorer de nouveaux horizons, comme l'instrumental en 2 parties "Strings", éthéré et louvoyant, ou, pour la première fois, un morceau en français, "Héros du lundi matin", que le groupe a néanmoins pris soin d'adapter aussi en anglais, cette dernière version n'étant pas reprise sur ce CD. Ainsi, en 2 volumes, on a un panorama assez complet de la carrière chaotique de Casbah Club. Reste plus qu'à rééditer le single et le EP, en y adjoignant éventuellement les morceaux parus sur compilations, et on aura fait le tour de la question. Je ne sais pas si c'est dans les projets de Nineteen Something, mais le groupe mériterai amplement ce traitement frisant l'exhaustivité.

OUR BLOND COVERS : Die & retry (CD autoproduit)
Deuxième album en 2 ans pour le groupe parisien Our Blond Covers, on ne peut pas dire qu'ils se la coulent douce et qu'ils vivent sur leurs acquis. C'est pas le genre de la maison. Au contraire, Our Blond Covers ont la bougeotte, préférant bouffer du kilomètre et du sandwich triangle d'autoroute plutôt que s'avachir trop longtemps dans le local de répétition. Ce nouvel album, ils l'ont, paraît-il, composé dans le camion, entre 2 concerts, ou dans les loges exiguës des endroits qui les ont accueillis. En 2016, ils se sont même payé le luxe d'une conséquente tournée anglaise (7 dates, c'est pas donné à tout le monde), et quand on connaît l'accueil spartiate, c'est un euphémisme, des pubs anglais, c'est sûr que ça motive pour écrire sur quelques tranches d'une vie sur la route. Musicalement, Our Blond Covers revendiquent une filiation directement issue des 90's, entre rock alternatif et ambiant-stoner, avec une légère touche de brit-pop pas trop malingre. Certes, il y a des trucs un peu trop anglais à mon goût ("Deaf tones"), sous-entendu, le rock anglais d'aujourd'hui qui n'a pas grand-chose à voir avec celui des 60's, au hasard, mais il y a aussi de bonnes grosses tranches de guitare bien saignantes et bien juteuses ("Maniac"), du genre à provoquer une crise d'apoplexie chez le premier végétarien venu ou une poussée d'urticaire chez le poppeux de service. C'est vrai qu'il est difficile de trouver une unité de ton dans un disque qui a tendance à se baguenauder de la bande d'arrêt d'urgence au terre-plein central de l'autostrade sans se préoccuper du pic de circulation environnant, mais, d'un autre côté, la montée d'adrénaline ainsi engendrée vous fait pousser des ailes, de quoi vous botter l'arrière-train et vous faire avancer plus vite. Le premier album de Our Blond Covers me semblait plus cohérent et, surtout, plus énergique que celui-ci, même s'il n'y a pas encore péril en la demeure.

DEATH OR GLORY : Fearless (CD, Skuds Prod/General Strike/ Red Head Man/Appel Aux Luttes/No Glory Records/Rudy's Back)
Tiens, ça se calme un peu du côté de Death Or Glory. Un peu seulement, n'allez pas croire qu'ils font dans la merdasse pop ou variéteuse, non, ça reste du rock'n'roll punkisant, c'est juste qu'on n'y retrouve plus trop les légères inflexions hardcore des débuts. En fait, le trio rennais se rapproche de plus en plus d'un groupe comme the Clash, à qui ils ont d'ailleurs emprunté leur nom, ce qui ne doit certainement rien au hasard. Un punk-rock toujours énergisant mais se ramifiant en un bouquet plus multicolore, multisensoriel, multivitaminé. Un second album qui se veut le reflet des combats sociétaux récemment menés par une frange de la population qui n'en peut plus d'être soumise aux diktats d'une clique politicienne de moins en moins connectée avec la réalité. Death Or Glory reste un groupe au fort engagement politique mais tient ici un discours moins radical, plus en phase avec ceux de mouvements comme Nuit Debout ou celui né pour manifester contre la "loi travail" ("loi chômage" serait plus approprié). Au-delà du seul poing levé, toujours salutaire évidemment, la parole se doit aussi d'être un minimum constructive. Détruire pour mieux rebâtir est certes une vieille utopie libertaire, mais il n'y a pas de raison de ne pas continuer à y croire, surtout quand on constate au quotidien les dérives fascistes et totalitaires de plus en plus manifestes, tant politiques que religieuses, nos pseudo démocraties n'y échappant pas. Le problème est surtout de savoir combien sont prêts à relever ce défi, trop peu j'en ai peur, sinon il y a longtemps qu'on serait passés de la phase intellectuelle à l'étape active. Death Or Glory se veulent sans peur, donc encore pleins d'espoir.

ALIEN OFFICE : Alien Office (CD autoproduit - www.alienoffice.com)
Premier album pour ce groupe dijonnais qui existe depuis 3 ans maintenant. Pas de prise de tête existentialiste chez Alien Office, juste un bon punk rock énergique et mélodique qui puise ses racines du côtés des 90's. Ils n'invoquent pas Social Distortion ou Millencolin pour rien parmi leurs influences. Même si, sur scène, il leur arrive de faire quelques reprises (Ramones notamment), cet album ne propose que des originaux, troussés comme une pucelle le soir de sa nuit de noce, chantournés comme une commode Louis XV, peaufinés comme un chef d'oeuvre de Compagnon du Tour de France. Alien Office affiche une maîtrise sidérante pour un groupe aussi jeune, mais l'âge moyen de ses membres laisse supposer qu'ils n'en sont certainement pas tous à leur coup d'essai, ceci expliquant cela. Le son est ample, les titres sont vigoureux, les compositions sont hardies, les textes sont nerveux, bref Alien Office expédie un album sec, tranchant et incisif, le genre de truc que le punk-rock en général a un peu trop tendance à oublier ces derniers temps, plus souvent épris de complication que de simplicité. Les dijonnais remettent les pendules cosmiques à l'heure de l'efficacité et de la vaillance. Rien de tel pour vous rebooster les neurones après une journée de travail abrutissant et pour vous ventiler les ventricules après une crise d'angoisse sociétale. Alien Office n'a pas inventé le punk-rock, n'a aucunement l'intention de changer le monde et n'a pas pour ambition de devenir une légende, le groupe revient juste à quelque chose de simple, de basique et donc d'essentiel. Rien que pour çà, ça vaut le coup de se fendre d'un petit bifton de 10 boules pour acquérir un disque qui devrait vous mettre la banane et vous réjouir les papilles auditives.

La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.
"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.
"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.
"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.
Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).
Et sur Internet : http://www.triagefm.fr
Stay tuned.

H-ONE : Cygne II (CD, Wax Production - honemusic.free.fr)
H-One est un duo, une famille, une hydre à 2 têtes, formé de 2 frères, Alan au chant et à la guitare et Adrian à la batterie. Vous aurez donc remarqué qu'il n'y a pas de bassiste, perspicaces que vous êtes. En fait, si, mais il est bien planqué et se permet même de se dédoubler. En studio, c'est Alan qui se charge des lignes mélodiques de la 4 cordes, sur scène, comme il n'a pas encore 4 bras, le duo est épaulé par Arnauld. Un arrangement qui doit convenir à tout le monde puisqu'il fonctionne comme ça depuis plus de 10 ans. Car Alan et Adrian font tout, et quand je dis tout, c'est vraiment tout. Ils écrivent et composent ensemble, ils sont seuls à enregistrer en studio et ils s'occupent de l'aspect graphique du groupe, comme en témoignent la pochette et le livret de ce premier album entièrement conçus par leurs soins. L'histoire ne dit pas s'ils passent aussi le balai ou s'ils font la popote, ils en sont capables. Mais, perspicaces bla bla comme vous êtes, vous allez me dire, le gonze, il parle d'un premier album et le machin porte le numéro II. Serait-il devenu gaga ? Aurait-il oublié ses tables d'addition laborieusement apprises au CP ? Se préparerait-il à falsifier quelques comptes publics en triturant les chiffres ? Aurait-il les doigts plus rapides que le cerveau et aurait-il tapé un signe de trop en recopiant le titre de ce disque ? Que nenni non point bande de persifleurs ! C'est bien d'un premier album dont il s'agit et il porte bien le numéro 2, tout simplement parce qu'il fait suite à la dernière démo du groupe qui, elle, s'appelait tout simplement "Cygne". CQFD ! D'ailleurs, outre la musique et le thème général de ce qu'il faut bien considérer comme un concept-album, le graphisme de ce disque est une évolution de celui de la démo, un cygne englué dans le pétrole sur cette dernière, le même cygne, toujours mazouté ici qui, en plus, crache une langue de feu pour bien montrer qu'il est un peu vénère, quelque part entre le phénix et le dragon. Car H-One, pour tout vous dire, se veut contempteur d'une humanité qui nuit gravement à la santé de notre pauvre planète depuis 200 ans et les débuts de la révolution industrielle. Cet album délivre un discours écologique et environnemental conscient et militant. Ce n'est pas un hasard si on y trouve le logo de l'association "Sea Shepherd" en bonne place sous la liste des remerciements. Leur engagement n'est pas que de façade. Et puisque, pour se faire entendre dans un monde de plus en plus bruyant, mieux vaut avoir des poumons bien développés, H-One distille un métal puissant et tonitruant, un métal qui navigue entre death et thrash, qui oscille entre transe plombée et hardcore ronchon, qui tangue entre énergie abrasive et charge vigoureuse. Comme le cygne qui ne chante plus mais napalmise, H-One est en colère et le fait savoir avec force, véhémence et brutalité. Ce qui sera toujours aussi efficace qu'une Cop 21 qui a surtout servi à quelques politicards hypocrites à se donner bonne conscience sans que, dans les faits, ça change quoi que soit. Pollue-t-on moins aujourd'hui qu'hier ? M'étonnerait.

BORN TO BURN : Welcome to reality (CD, Brutal Asso)
Tous aux abris ! C'est ce que veut nous dire Born To Burn en activant une sirène d'alarme en ouverture de son premier album. Et c'est vrai que ça pilonne méchamment. Le métal teinté de hardcore du groupe tourangeau est du genre enragé et vindicatif, engagé aussi puisque le thème qui sous-tend l'album reste plus ou moins l'écologie, du moins l'auto-destruction dont fait preuve la race humaine depuis qu'elle a compris qu'elle pouvait prendre l'ascendant sur toutes les autres races animales, ce qui en fait la plus bestiale et la moins humaine de toutes, un paradoxe qui ne semble guère émouvoir grand-monde, pas plus les politiques qui préfèrent flatter le pouvoir financier que les masses populaires quand on voit comment elles se comportent au quotidien. Il suffit d'habiter dans un quartier dit sensible pour s'apercevoir que c'est surtout le règne des crados qui prévaut. Comment, dès lors, se préoccuper d'écologie à l'échelle de la planète quand on n'est déjà pas foutu de se discipliner soi-même et qu'on préfère prendre le moindre espace vert pour une poubelle à ciel ouvert ou cramer des bagnoles le soir au fond des parkings ? Au-delà du discours, il y a aussi la musique de Born To Burn, rageuse, qui ne fait pas dans la demi-mesure énergétique. Bien que le groupe n'ait que quelques années d'existence, fondé en 2013, on sent qu'il y a des heures de boulot derrière tant la machine tourne sans raté aucun, sans cafouillage ni ratatouillage, réglée au millimicron et à l'oreille absolue. Une vraie machine de guerre, sans les dommages collatéraux. Et une formation atypique avec 2 batteurs... qui ne jouent pourtant pas ensemble. Nosh, le batteur principal, jouant par ailleurs dans plusieurs autres formations, il n'est donc pas toujours disponible pour partir sur la route, il y a donc un batteur suppléant, Tom, qui s'assoit derrière les fûts si nécessaire. Ce qui n'empêche pas les 2 cogneurs de participer à l'élaboration de la musique du groupe. Pas banal, d'autant que leurs influences respectives sont très diverses et balaient large, métal bien sûr, mais aussi funk, reggae ou progressif. Même si ces dernières ne transparaissent pas dans Born To Burn qui reste avant tout un bon gros groupe de métal, ce qu'on ne saurait lui reprocher.

COWARDS : Still (CD Throatruiner/Deadlight/Terrain Vague)
The BUTCHER'S RODEO : Backstabbers (CD, Full Of Hope/At(h)ome)
Une belle paire d'activistes (très) bruyants d'une scène hardcore extrême, autant dire que ça n'est pas avec ces 2 groupes que vous allez endormir votre petit dernier. A ma gauche, Cowards, quintet parisien qui bat le fer pendant qu'il est incandescent avec un EP qui fait suite à deux albums. Cowards applique une recette définitivement élaborée depuis la naissance du groupe en 2012, à savoir une musique d'une prépotence terrible, un hardcore dévastateur croisé avec un métal exterminateur (eux prétendent qu'il est black, moi je le trouve plutôt létal). Par le passé, on a déclenché des guerres pour moins que çà. Aussi ne vous étonnez pas si, après avoir inséré le CD dans votre lecteur, vous voyez débarquer l'artillerie lourde appuyée par une ou deux escadrilles de bombardiers autour de votre petite maison de campagne. D'aucuns auront cru à l'imminence d'une nouvelle déflagration mondiale et auront alerté qui de droit. Non pas que Cowards (malgré leur nom, s'appeler "trouillards" quand on possède une telle puissance de feu, fallait oser) n'aient pas les moyens de se défendre. Ce n'est pas pour eux que je me fais du souci, c'est pour ma collection de porcelaines Ming. Un EP composé de 3 originaux et de 2 reprises, ces 2 dernières enregistrées durant les séances de "Rise to infamy", leur deuxième album. Si "One night in any city" fleure bon son Horrorist paternel, en revanche, je m'interroge quant à "You belong to me", prétendument adaptée de "Every breath you take" de Police. Perso, je n'ai rien reconnu de l'oeuvre policière, en même temps les 2 groupes ne font pas tout à fait le même genre de musique et comme, en plus, les titres des 2 morceaux n'ont rien à voir entre eux. Mais ce n'est là que broutille, si Police il y a, c'est du genre suprêmement baveuse, alors... A ma droite, Butcher's Rodeo, autre groupe parisien (merde, les pics de pollution à répétition sur la capitale, ça doit quand même avoir des effets secondaires) qui, après une paire de EP, fait paraître son premier album. Ici aussi, on sert la même tambouille métal-hardcore d'une brutalité à faire passer un combattant de Daesh pour un poussin à peine éclos, d'une subtilité qui aurait su séduire un membre des Einsatzgruppen en pleine crise de romantisme, d'une rusticité propre à attendrir un berserk plein de compassion pour son ulfberht fétiche. On remarquera avec intérêt que le EP de Cowards et l'album de Butcher's Rodeo ont été produits par le même homme, Francis Caste, ce qui ne doit certainement rien au hasard. Pour parachever son oeuvre, Butcher's Rodeo a même choisi la voie du concept-album en racontant l'histoire d'un pirate, nettement plus sentimental que de narrer les aventures d'un papillon dans une jachère fleurie. Bref, 2 disques d'une redoutable efficacité pour vous décrasser les neurones après les agapes de fin d'année. Devraient être remboursés par la Sécu.

Cris LUNA : Phoenix (CD autoproduit)
Plus franchement un ado acnéique Cris Luna, il a même déjà une solide expérience derrière lui depuis les années 80. C'est cependant en 2010 qu'il se lance dans ce nouveau projet, sous son seul pseudonyme (vous vous doutez qu'un blase pareil, ce n'est pas son vrai nom), qui aboutit aujourd'hui à la sortie de son troisième album. Abreuvé à un nombre incalculable d'influences, du progressif au post-rock en passant par la new wave, soit, en gros, tout ce qui s'est fait depuis les années 70, il n'a pourtant conservé que son prime intérêt pour la nouvelle vague heavy metal de la charnière 70's/80's pour l'enregistrement de "Phoenix", un album ramassé et recentré autour de ces sonorités basiques alors que, semble-t-il, ses deux premiers albums étaient nettement plus fourre-tout, du moins est-ce ce que j'en ai lu, ne les ayant pas écoutés. A mon goût, c'est heureux. Je suis toujours dubitatif face aux disques patchwork qui partent dans toutes les directions. Avec "Phoenix", Cris Luna s'engage dans la voie d'un rock velu et couillu et n'en dévie quasiment pas, ce qui confère au disque une unité de ton qui lui permet d'en explorer toutes les facettes, tous les recoins, toutes les opportunités. D'autant que le bonhomme, chanteur et guitariste, sait trousser de la mélodie solide comme un bunker du Mur de l'Atlantique, bâtie comme un sumotori, accrocheuse comme un morpion, pugnace comme un roquet en rut sur un pied de chaise. Cet album a été enregistré en trio, et même si le batteur est aussi celui d'Ange (aïe !), on ne retrouve ici nulle trace du rock progressif qui semble être la seconde mamelle à laquelle s'est sustenté Cris Luna durant ses années de développement musical. Tant mieux ! Cet album n'est pas pour les fashion victims, ceux qui ne jurent que par les dernières nouveautés à la mode, quand ils ne les précèdent pas, ce disque est intemporel, il sonne comme s'il avait été mis en boîte quelque part entre les premières exactions hard-rock anglaises de la fin des 60's et les turbulences métal des années 90 avec ses dérives proto-grunge ou post-alternatives. Avec le cumul des années, on acquiert aussi une culture musicale assez enveloppante.

Le COMPLEXE DE PETER PAN : Rockin' blunk (CD autoproduit)
Vous prenez 2 frangins mutants insectoïdes venus de la planète Entomos, vous leur faites écouter du rock'n'roll pendant une petite vingtaine d'années, le temps qu'ils passent du statut de larve à celui d'imago, vous leur collez une guitare et une batterie dans les papattes (ah ! tiens, ils en ont perdu une paire en route), vous les lancer dans la vie sans rien leur dire de la merde qui les attend au coin de la rue et vous attendez qu'ils fassent parler d'eux, en gros, ça donnera un truc genre Complexe de Peter Pan, invariablement. C'est la théorie de l'évolution musicale, on n'y peut rien. Le Complexe de Peter Pan c'est donc un duo fraternel guitare-batterie qui s'extériorise en faisant du wak'n'woll comme d'autres se maravent la gueule sur un terrain de foot ou s'enquillent picouse sur picouse pour faire des miracles dans le Tourmalet, on se défoule comme on peut. Au moins, le Complexe de Peter Pan, on peut se le partager en soirée entre amis au pied d'une scène ou accoudé au bar devant un mètre ou deux de demis, les watts au taquet et le pogo en apesanteur. Le Complexe de Peter Pan, de Bourg en Bresse crois-je savoir, en est déjà à son second album et ça dézingue avec la même abnégation. Le Complexe de Peter Pan c'est un bon vieux rock'n'roll avec de vrais morceaux de guitare saturée dedans et quelques relents de blues foutraque pour la chapelure. En revanche, faudra qu'on m'explique où l'on y entend les influences rock alternatives 80's frenchies que tout le monde se plaît à évoquer dans toutes les chroniques que j'ai lues sur eux, de là à penser que tout le monde repique tout le monde plutôt que de vraiment écouter, il n'y a qu'un pas que je franchis allègrement, hop, comme Jules César se mouillant les arpions en franchissant le Rubicon. Y a pas plus de Ludwig Von 88 ou de Bérurier Noir dans le Complexe de Peter Pan que de lueur d'intelligence dans le regard de Vladimir Poutine, Donald Trump ou Marine Le Pen, qu'on se le dise. Par contre, dans l'oeil à mille et une facettes du Complexe de Peter Pan, il y a un humour décalé et une ironie mordante qui se traduisent dans leurs textes second degré goguenards et narquois ("La lettre de suicide", "La fiancée"). Vu qu'ils chantent en français, on n'a même pas besoin de faire trop d'efforts pour en apprécier la saveur et l'onctuosité. 8 titres seulement (dont une nouvelle version du "Roi des mouches" qu'on trouvait déjà sur le premier album), ça passe beaucoup trop vite les gars. La prochaine fois, pensez au double album, merde. En plus, ça vous donnera de la crédibilité auprès de la rock critique établie qui croira alors voir en vous les nouveaux Pink Floyd du 21ème siècle ou les Yes du futur. Avouez que ça ferait quand même plus classe et plus sérieux que votre petit rock'n'roll cryptique et suintant de salpêtre ? Non ? Non, vous avez raison, continuez à nous expédier vos accords binaires craspecs et crapoteux, c'est ce qu'on aime.

The SEX ORGANS : Intergalactic sex tourists (CD, Voodoo Rhythm Records)
Comme, jusqu'à maintenant, on n'a jamais vu aucun extraterreste et qu'on ne sait donc pas à quoi ils ressemblent, si ça se trouve, les Sex Organs, touristes sexuels intergalactiques tels qu'ils se revendiquent, sont dans le vrai. Allez savoir si les aliens ne ressemblent pas à des bites et des chattes géants comme monsieur et madame Sex Organs. Sinon, pour passer inaperçus depuis qu'ils ont débarqué sur Terre (encore que, vu leur tête, c'est pas si simple), les Sex Organs ont trouvé une couverture en béton, groupe de rock'n'roll, un duo guitare-batterie puisqu'ils ne sont que deux. Ca facilite les rapports humains... euh intersidéraux veux-je dire. Ils ont même endossé des identités tout ce qu'il y a de plus humaines. Monsieur Sex Organ prétend s'appeler Bone et jouer dans le groupe néerlandais Anomalys où il s'astique le manche de guitare avec frénésie, c'est aussi ce qu'il fait dans les Sex Organs. Madame Sex Organ, elle, dit s'appeler Jackie et jouer dans le groupe suisse Jackets dans lequel elle aussi pignole férocement la turgescence de son instrument à 6 cordes tandis que, dans les Sex Organs, elle empoigne 2 gourdins qu'elle secoue avec force sur des peaux tendues à l'extrême. Et quand arrive l'orgasme, tous deux ont une furieuse propension à rugir en choeur, en parfaite osmose, en une union absolue, en une synchronisation infaillible. C'est beau l'amour quand c'est bien fait. Du côté de la musique, c'est pas mal non plus, j'en connais plus d'une qui va en mouiller sa culotte et plus d'un qui va avoir la gaule à l'écoute de ce sex'n'roll lubrique, libidineux et foutrement paillard. Bonne compréhension de l'anglais quasi obligatoire pour savourer comme il se doit la bonne dizaine de concupiscentes ritournelles exhibées sur ce premier album, dont les 2 titres de leur 45t virginal (un peu dommage, mais je suppose que tout le monde n'a pas forcément eu accès à cette prime et précoce éjaculation), "Outer space" et "Orgasms", ainsi qu'une reprise des Gories, "Drowning". Un album conçu comme une moyen-métrage auditif, d'égrillards bruitages venant combler les trous entre chaque morceau, et avec des titres comme "Lubrication", "Camel toe twist", "I wanna be a pussy", "Itch" ou "Fuck off" on se doute bien que tout ceci ne s'adresse guère aux coincés du cul ni aux fans de Oui-Oui ou de Popaul II. J'ai toujours été convaincu qu'il y avait de la vie ailleurs que sur notre petite boule bleue, les Sex Organs ne font que me conforter dans mes convictions, et si les E.T. sont tous comme eux (d'ailleurs, celui de Spielberg n'avait-il pas toujours le doigt tendu ?), je me porterais bien volontaire pour le prochain départ pour Proxima du Centaure.

The MONSTERS : M (CD, Voodoo Rhythm Records - www.voodoorhythm.com)
30 YEARS ANNIVERSARY TRIBUTE ALBUM FOR THE MONSTERS (CD, Voodoo Rhythm Records)
Bien, partons d'un élémentaire principe de base, un anniversaire ça se fête, y a pas à revenir là-dessus, c'est acquis. Après, certains anniversaires méritent plus d'attention que d'autres, notamment ceux qui tombent sur des chiffres ronds qui ont une charge symbolique plus intense... ou qui sont tout simplement plus faciles à retenir, soyons pragmatiques. D'autant que, quand il s'agit d'un groupe, son espérance de vie est en général nettement plus courte que celle d'un individu isolé (à part dans le cas d'un taré de djihadiste qui, de toute façon, n'aime pas la musique et encore moins le rock'n'roll, donc, ça ne compte pas). Aussi, quand un groupe atteint l'âge respectable et canonique de 30 ans, ça commence sérieusement à causer et l'anniversaire, dans ce cas, a tendance à prendre une autre ampleur. C'est le cas des Monsters, groupe formé à Berne, Suisse, en 1986. Et toujours basé dans cette ville même si le gang a connu quelques modifications d'état-civil entre temps. De la formation originale, il ne reste plus qu'un membre, mais pas n'importe qui, un pilier de la scène musicale suisse et de la scène trash-garage-punk mondiale, j'ai nommé le Révérend Beat-Man Zeller en personne, un personnage plus grand que nature, un vrai frappé, un de ces fous furieux qui font tout l'intérêt du rock'n'roll en général. Musicalement, c'est pareil, les choses ont sérieusement évolué en 30 ans. Groupe psychobilly au départ, les Monsters sont passés à un trash-punk-rock'n'roll dessalé et cru après le premier changement de formation. Aujourd'hui, les Monsters se produisent même dans une inhabituelle configuration à 2 batteurs, je ne vous raconte pas la puissance de feu de cette brigade pas franchement légère. C'est vrai sur scène mais aussi sur disque. Tiens, un disque, forcément, les Monsters ne pouvaient pas ne pas en sortir un à l'occasion de cette troisième décennie qui vient de se clôturer. "M" qu'il s'appelle, en hommage au chef d'oeuvre de Fritz Lang avec l'extraordinaire Peter Lorre, "M le maudit", voilà qui donne le ton. Comme d'habitude, les morceaux sont bâtis sur un unique accord, deux dans le meilleur des cas, avec des textes minimalistes (foin de poésie ou d'envolée lyrique chez les Monsters) au plus près de l'os et à la malice mordante et féroce. Côté mélodique, mes préférences vont à l'instrumental "Bongo fuzz" et à l'entêtant "You will die", côté lexical, j'avoue un faible pour "Baby you're my drug", "Happy people make me sick" ou "Let me spend the night with your wife". Sans même parler de l'évident "Voodoo Rhythm", ode et hommage au label fondé par Beat-Man depuis de nombreuses années maintenant et qui lui permet, outre de faire paraître ses propres disques, de filer un coup de paluche opportun à quelques amis triés sur le volet. Les amis, parlons-en, on ne fête pas un anniversaire sans en inviter un maximum. Y a déjà Lo Spider qui a enregistré et mixé ce nouvel album des Monsters dans son antre touloussain et dont le dernier groupe en date, Destination Lonely, fait partie de l'écurie Voodoo Rhythm, et il y a tous les autres qui ont fait tronc commun pour rendre hommage au groupe via un tribute album balancé comme une effeuilleuse de fête foraine, gaulé comme une go-go girl de club louche, bandant comme une pensionnaire de maison close, sexy comme une actrice de X. Ils sont 15 à avoir répondu à l'appel du stupre façon Monsters et à avoir balancé la purée avec leur reprise des maîtres de cérémonie. Il y a d'abord ceux qui ont donné envie à la clique monstrueuse de monter un groupe, une paire de vétérans suisses toujours sur la brèche, comme Bigeneric qui fit en son temps (1977) partie du premier groupe punk bernois, Glueams, et comme Helios & Hess, pionniers de l'industriel suisse au sein de Herpes Ö Delux, groupe avec lequel jouera même Beat-Man sous le nom de Church Of Herpes. Il y a ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont aidé les Monsters au cours de leurs aventures au pays de la double croche, comme les Seniles de Zürich dont le chanteur travaillait pour l'un des premiers distributeurs suisses de Voodoo Rhythm, comme l'irlandais Dylan Walshe, présent lors du premier enregistrement des Monsters à Nashville, ou comme Denis and the Traktors, le dit Denis étant le fils d'un promoteur de Lucerne qui a fait jouer les Monsters à de très nombreuses reprises. Et puis

il y a les groupes qui sont aujourd'hui parmi les incontournables du catalogue Voodoo Rhythm et qui sont, de fait, devenus des amis de Beat-Man et des Monsters, les suisses Urban Junior, Failed Teachers et Sudden Infant, l'américaine Nicole Garcia, l'argentin Rolando Bruno, ex Peyotes, le français King Automatic, le néo-zélandais Delaney Davidson, les italiens the Devils et Roy and the Devils Motorcycle, ou encore les Sex Organs. Personne n'a voulu manquer ce rendez-vous ô combien important. L'intérêt d'un label comme Voodoo Rhythm, c'est son ouverture d'esprit musical, qu'on retrouve parmi les groupes présents ici, puisqu'on passe allègrement de la musique industrielle au trash-punk via le dark-folk, l'électro-cumbia, le blues foutraque, le lo-fi punk ou la country bourbeuse. En fait, plutôt que se cotiser pour acheter un gros gâteau, chacun a confectionné le sien avec autant de saveurs différentes, comme ça, y en a pour tous les goûts, si on n'aime pas trop l'un, on se rabat sur l'autre. Les Monsters méritaient bien cette petite bacchanale musicale.

Michael HEATLEY : Johnny Cash in words, pictures and music (Book + CD, Chartwell Books)

Johnny Cash fut un des piliers du label Sun avant de devenir un monument de la country et de la musique populaire américaine en général. John R. Cash est né le 26 février 1932 à Kingsland, Arkansas, au sein d'une fratrie de 7 enfants. Il se situe pile-poil au milieu. Curieusement, à sa naissance, et alors que tous ses frères et sœurs seront dûment affublés d'un prénom, ses parents ne lui en donnent pas, ne le déclarant à l'état civil que par les initiales J.R. Ce n'est que lorsqu'il s'engage dans l'US Air Force que l'armée le force à utiliser un vrai prénom, n'acceptant pas le seul usage d'initiales. Il choisit donc de transformer le "J", première de ses 2 initiales, en John, qui devient Johnny en 1955 quand il signe son premier contrat avec Sun. Le plus jeune de ses frères, Tommy, deviendra lui aussi chanteur country. En 1935, le petit Johnny n'ayant que 3 ans, la famille s'installe à Dyess, toujours en Arkansas. L'enfant commence à travailler dès l'âge de 5 ans dans les champs de coton. La famille Cash restera pauvre, l'exploitation familiale subissant même 2 inondations durant la jeunesse de Johnny, ce qui lui inspirera, plus tard, plusieurs chansons sur la condition des fermiers pauvres du sud. Johnny est très proche de Jack, le frère qui le précède immédiatement dans la fratrie, de 3 ans son aîné. Un frère qui meurt en 1944, à l'âge de 15 ans, après avoir été happé et presque coupé en 2 par une scie à ruban dans le moulin où l'adolescent travaille. Il agonise pendant 1 semaine dans d'atroces souffrances. Johnny ne se remettra jamais du décès de son frère qu'il évoquera souvent par la suite. Les plus vieux souvenirs musicaux de Johnny Cash sont ceux de sa famille chantant dans les champs de coton pendant le travail, du gospel chanté à l'église et de la radio que la famille écoute le soir à la veillée. C'est sa mère qui lui inculque ses premiers rudiments de guitare, Cash écrivant ses premières chansons vers l'âge de 12 ans. Au lycée, il lui arrive de chanter dans quelques émissions de radio. Le 7 juin 1950, il s'engage dans l'US Air Force. Il fait ses classes à San Antonio, Texas, avant d'être affecté à Landsberg en Allemagne où il devient spécialiste en transmissions, plus spécialement chargé d'intercepter et de décrypter les messages codés de l'armée soviétique. Il serait ainsi le premier occidental à apprendre la mort de Staline le 5 mars 1953 avant que la nouvelle ne soit officiellement confirmée par l'Union Soviétique. Durant cette période, il forme son premier groupe, les Landsberg Barbarians, qui tourne dans les environs. Il est rendu à la vie civile le 3 juillet 1954 et rentre au Texas. Le 18 juillet 1951, à San Antonio, il avait rencontré Vivian Liberto, 17 ans, avec qui il reste en contact par correspondance durant son long séjour en Allemagne et qu'il épouse un mois après son retour, le 7 août 1954. Ils auront 4 filles dont 2, Rosanne l'aînée et Cindy la troisième, deviendront elles aussi chanteuses country. A l'automne 1954, la famille Cash s'installe à Memphis, y retrouvant Roy, le frère aîné de Johnny. Ce dernier devient représentant en électro-ménager tout en suivant une formation d'animateur radio. Le jeune homme de 22 ans a d'ailleurs des journées chargées puisque, le soir, il répète avec 2 jeunes musiciens, le guitariste Luther Perkins et le contrebassiste Marshall Grant, avec qui il vient de former un groupe, les Tennessee Two. Perkins et Grant sont mécaniciens et c'est Roy, qui travaille dans un garage, qui les a présentés à Johnny. C'est à cette époque que Johnny Cash pousse la porte des studios Sun pour la première fois. Lors de l'audition, il n'interprète que du gospel. Sam Phillips ne donne pas suite. Phillips vient de découvrir Elvis Presley et il concentre désormais ses efforts sur le rock'n'roll, ou plutôt la country comme on l'appelle encore à cette époque. En 1955, Johnny Cash revient auditionner pour Sam Phillips et, cette fois, interprète plusieurs chansons qu'il vient d'écrire dans ce style rockabilly primitif qui intéresse le patron de Sun. Bingo ! Il décroche un contrat et sort ses premiers singles, "Hey porter", "Cry ! Cry ! Cry !", "Folsom prison blues", qui se classe cinquième des charts country, "I walk the line", son premier n° 1 qui se vend à 2 millions d'exemplaires. Malgré ces succès, Johnny Cash est frustré de ne pas pouvoir enregistrer de gospel et finit par quitter Sun en 1958 pour signer avec Columbia. Label pour lequel il va aligner une belle collection de succès jusqu'en 1985, comme les singles "Don't take your guns to town", "Oh lonesome me", "Ring of fire", "Jackson" en duo avec June Carter, "A boy named Sue", ou les albums live dans les prisons de Folsom et San Quentin. Après un bref passage chez Mercury, Johnny Cash signe avec le label American Recordings du producteur Rick Rubin, ce qui lui vaut de connaître à nouveau le succès grâce aux 4 albums qu'il sort de son vivant, 2 autres paraissant après sa mort. Johnny Cash divorce d'avec Vivian en 1966 pour épouser la chanteuse June Carter en 1968, le faisant entrer dans la prestigieuse famille Carter. Ils auront un fils ensemble, John Carter Cash, devenu, lui aussi, logique avec de tels parents, chanteur country. Johnny Cash est mort le 12 septembre 2003, 4 mois après June, il avait 71 ans. Ce livre imposant, près de 200 pages au format un poil plus grand qu'un album 25 cm, est une biographie allant à l'essentiel. Plus que pour ses informations, l'auteur s'en tient aux grandes lignes, même s'il ne dédaigne pas balancer quelques anecdotes peu connues, il vaut surtout pour son iconographie, riche et abondante, avec de nombreuses photos rares, ce qui en fait un ouvrage indispensable pour tout fan de l'homme en noir. De plus, il est accompagné d'un CD 16 titres proposant tous ses premiers grands succès entre 1955 et 1969. Un CD qui fait la part belle à la période Sun, 9 titres sur 16, le reste datant de ses années Columbia. Certes, il n'y a rien de nouveau de ce côté-là, ce n'est pas le propos du bouquin, mais une belle petite compilation bien ficelée si vous avez la flemme de faire la vôtre pour écouter dans la voiture. Dernière précision, il est en anglais puisque, à ma connaissance, il n'a pas été traduit en français (le sera-t-il d'ailleurs un jour, rien n'est moins sûr), mais, encore une fois, le texte important moins que les photos, ce n'est pas un handicap majeur pour les non anglophones, toutes les informations distillées ici sont aisément trouvables par ailleurs.

ASTRO ZOMBIES : Frogs legs (CD, Crazy Love Records - www.crazyloverecords.de)

Allez, autant se débarrasser d'entrée de jeu des poncifs qui collent aux basques des français dès qu'on franchit les frontières. Ceci étant, comme on a autant de préjugés à l'égard des étrangers, c'est match nul, 1 partout et balle au centre. Surtout que, en la matière, les Astro Zombies ont dû tout entendre, eux qui ont plus de succès et sont plus populaires en Allemagne ou en Angleterre que chez nous. Or donc, que je t'intitule le nouvel album "Frogs legs" ("cuisses de grenouilles" dans la langue de Paul Bocuse), que je te mets quelques coassements de batraciens pour introduire le bouzin et que, en sus, je te colle quelques mesures de "La Marseillaise" histoire d'enfoncer le clou. Voilà, çà, c'est fait, on n'y reviendra pas. Une fois affranchis de cette symbolique de pacotille, on peut entrer dans le vif du sujet autrement qu'en écartelant une pauvre rainette sur une table de dissection, pas franchement mon meilleur souvenir scolaire soit dit en passant. Le vif du sujet donc, à savoir le rock'n'roll tendance néo-rockabilly et psychobilly des Astro Zombies, une constante pour le groupe depuis ses débuts (1996, diantre, déjà !) et son premier album, "The Astro Zombies are coming" produit par nul autre que P. Paul Fenech des Meteors, on ne se mouchait déjà pas du pied à l'époque. De cette prime enfance, le groupe dijonnais a conservé sa formation en trio et sa contrebasse virevoltante. En revanche, niveau humain, il a connu quelques changements de titulaires puisque seul Christophe Bourgeade (aka Mr Bobby Eichhörnchen), le guitariste et chanteur, reste fidèle à son poste aujourd'hui. Derrière la contrebasse, on trouve désormais Flying Jimmy, grand échalas débonnaire et rigolard qui semble s'émerveiller d'être simplement là et de faire un truc qui lui plaît bien. Quant au batteur, Tonio Otterchild, il joue sur un set plus que minimaliste (moins, c'est du niveau garde-champêtre) avec 1 caisse claire, 2 toms basse et une unique cymbale, dont il joue debout comme il se doit. Pas de risque qu'il se fasse débaucher par un quelconque groupe progressif ou hard-rock, c'est déjà çà. En 12 titres, les Astro Zombies nous rejouent un film de série triple Z qu'on connaît par coeur mais qu'on ne se lasse pas de voir et de revoir, une histoire de mutants, de zombies, de monstres, de créatures bizarres, de folie, de sexe et de prouts verdâtres (çà, c'est déjà plus original), avec l'énergie des bricoleurs de génie du septième art et la poilade grinçante des faiseurs de mondes en carton pâte. Jouissif, roboratif et orgasmique.

BRIGITTE BOP : Les gens aiment bien Brigitte Bop (CD, Trauma Social/Kanal Hysterik)
Yeah ! La petite Brigitte est de retour. Et la sale petite punkette a toujours la hargne et la niak ! Bon, d'accord, accessoirement, Brigitte Bop n'est pas ce qu'elle semble être, ce n'est ni une fille, ni une punkette, plutôt un quarteron de mecs qui en ont dans le calbute, mais ça ne change pas grand-chose à l'affaire. A quatre, on est encore plus énervé que toute seule. Brigitte Bop, c'est juste la mascotte de nos 4 mousquetaires du rock'n'roll qui manient le médiator et les baguettes aussi dextrement que d'Artagnan et ses potes maniaient la rapière, tous les cardinaux et les miladies du monde n'ont qu'à bien se tenir, Brigitte Bop ne fera pas de quartier. Surtout qu'il y a du monde pour la soutenir, comme ils le disent eux-mêmes, les gens aiment bien la gisquette et donc les lascars. Si tout ce petit monde avait la bonne idée de se présenter devant les électeurs, ce serait le fauteuil assuré, et ne venez pas me dire que les outsiders n'ont aucune chance, Trump ou Fillon en sont la preuve, par l'absurde peut-être, n'empêche. Ceci étant dit, quoi-t'est-ce donc que Brigitte Bop pour les béotiens du fond de la salle qui ont zappé les premiers épisodes et qui rament pour raccrocher les wagons. En gros et à la louche, c'est du rock'n'roll (ils y tiennent et ils ont raison) assaisonné d'une bonne rasade de punk'n'roll (et quand je dis une rasade, c'est carrément le cruchon entier qui y est passé). Autant dire que le côté hippie, chez Brigitte Bop, faut le chercher au microscope électronique avec un taux de réussite proche du zéro absolu (quoique, "La santé par les plantes", ça peut mettre le doute, faut juste pas se tromper d'herboristerie). Quand on ouvre son album avec un imparable "Le rock'n'roll me colle aux groles" c'est sûrement pas pour s'inscrire ensuite à l'atelier macramé de la MJC voisine ou pour faire de la poterie artisanale avec un ermite survivant de la dernière glaciation. Nein ! C'est bien pour asséner du binaire, du 2 accords syndicaux, du riff séminal, de la poésie urbaine gouailleuse, rigolarde et insolente, avec les clins d'oeil qui vont bien, des Garçons Bouchers à Starshooter en passant par Bijou ou Turbonegro, la palette est large et colorée, même si on sent poindre une nette prédilection, outre le rock'n'roll, pour une boisson fortement houblonnée et largement plébiscitée par les punks et les rockers pour une fois unis derrière une identité unique. Est-il utile de préciser qu'il n'y a pas une seconde de temps mort tout au long de la douzaine de brûlots de cet album ? Enfin, 12, c'est pour l'affichage, pour l'épate, pour la galerie, parce que si vous êtes patient, que vous avez un minimum de sens de l'humour et que vous êtes donc prêt à déguster 20 minutes de bruitages divers et variés, vous serez récompensé par un morceau (pas si bien) caché (que çà), une sévère reprise du "Guns of Brixton" du Clash, groupe vénéré, idolâtré, adulé, statufié, que dis-je déifié par la petite Brigitte et ses 4 chevaliers servants. On ne peut pas leur donner tort ! Enfin, difficile de chroniquer cet album de Brigitte Bop (leur sixième) sans parler du visuel du bazar. Parce que là, pardon, excusez, respect, c'est la grande classe. Le digipack est entièrement illustré par le grand, l'immense Mo/CDM, l'un des piliers de Fluide Glacial, et l'argousin n'a pas fait les choses à moitié. J'ai compté et recompté, ce sont pas moins de 16 dessins que l'heureux papa de "Forbidden zone", "Geek war", "Philipp Kradow détective privé" ou "What the future" a crobardé pour cette galette, 4 pour chaque volet du digipack et 12 pour le livret puisque chaque chanson a droit à sa petite illustration personnelle (avec un bel hommage à Gotlib un peut partout, je vous laisse chercher, c'était avant que le grand Marcel ne nous laisse inopinément orphelins). Z'ont cassé leur tirelire les Brigitte Bop sur ce coup-là, à moins qu'ils n'aient gagné au loto. Une chose est sûre, le graphisme de Mo/CDM et la musique de Brigitte Bop, c'est quasiment le mariage parfait entre la crête et la rangeo, nettement plus glamour qu'un conte de fée sur un caillou méditerranéen. Moi n'aime bien Brigitte Bop.

The OPPRESSED : Antifascist oi ! Live and loud !! (CD, Rusty Knife/Aggrobeat)
The Oppressed sont les vétérans européens du mouvement oi antifasciste, le trio gallois existant depuis 1981, ce qui ne rajeunit personne. Malgré une histoire assez bordélique marquée par de nombreuses césures (la première en 1984, la dernière en date en 2006), the Oppressed sont revenus aux affaires en 2009 et poursuivent leur petit bonhomme de chemin, cet album live en est un témoignage probant. Certes, la diction de Roddy Moreno, le chanteur (et guitariste), pâtit un peu du poids des ans (et peut-être d'excès de malt et de houblon, the Oppressed est un groupe oi, pas straight edge ah ah), mais ce ramassis de punks n'a rien perdu de sa vista et de sa combativité. Les 22 titres de cet album en sont une preuve édifiante. Un album enregistré le 24 novembre 2012 à Freibourg, en Allemagne, et qui revisite les principaux classiques du groupe, "Work together", "Football violence", "Don't look back", "Joe Hawkins", "Hooligans", "We're the Oppressed", "Antifa hooligans", entre autres. Le son est en béton armé, l'énergie intacte et les temps morts quasi inexistants (bien que ça doive certainement beaucoup à un habile montage sonore, ne soyons pas dupes), même entre les morceaux, Roddy Moreno se fendant toujours de quelques mots sur ceux-ci avant de relancer la machine, une machine réglée et huilée comme un coucou suisse. Pas de surprise avec cette imparable démonstration, mais ce n'est pas ce qu'on attend d'un groupe qui attaque sa quatrième décennie d'existence, ce qu'on attend, c'est justement cette force de persuasion, ce rendement énergétique, ce haut fait électrique que the Oppressed déploie en un peu moins d'une heure. Genre marathonien capable de pointes de vitesse dignes d'un sprinter, du grand art. Et puisque the Oppressed est un groupe antifasciste, on aura aussi compris qu'il pratique la transcendance musicale, ce qui se vérifie à travers ses reprises, 4 ici, "Monkey man" de Toots and the Maytals, logique, "These boots are made for walking", probablement le meilleur truc de Nancy Sinatra à peine altéré par les gallois sous la plume desquels le titre devient "Boots for stompin'", évident, "Do anything you wanna do" des grands prêtres pub-rock Eddie and the Hot Rods, bien vu, et "Cum on feel the noze" des ancêtres skinheads Slade, déférent. C'est clair, la maison de retraite peut attendre, ce n'est pas demain que les grabataires vont pogoter avec the Oppressed.

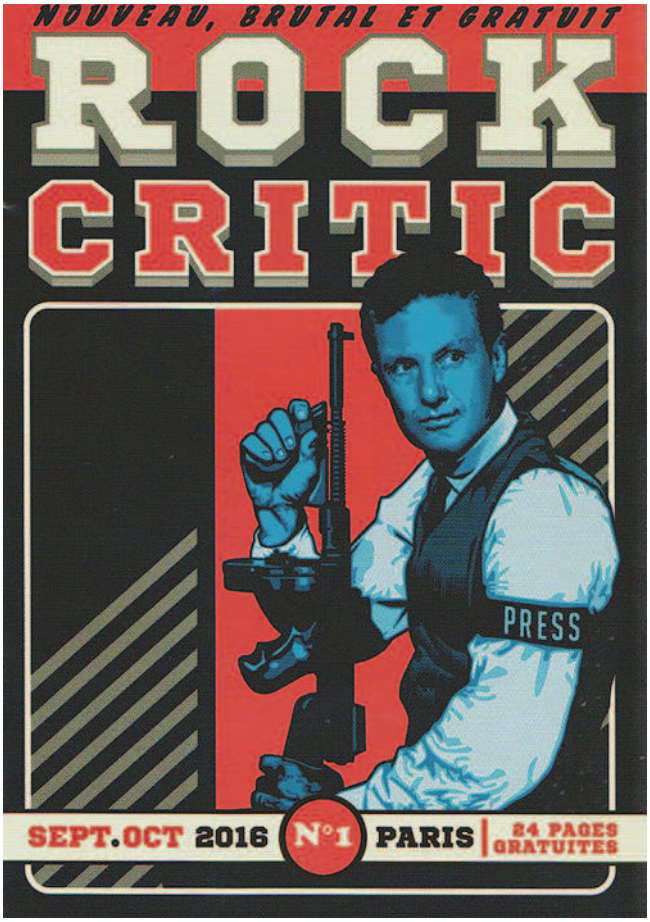
Le BAL DES ENRAGES : Triptyk live part II (CD+DVD, Enragé Production/At(h)ome)
2016 a marqué la troisième saison du Bal des Enragés, ce collectif bâti autour de Tagada Jones, Lofofora et Parabellum et qui a aggloméré des membres de Punish Yourself, Loudblast, Black Bomb A ou, cette année, Aqme. Chaque saison a vu la sortie de son témoignage discographique, celle-ci ne pouvait pas déroger à la règle. Comme il faut bien se renouveler, le Bal des Enragés a décidé de s'y prendre en 2 temps. Au printemps 2016 est paru un premier CD enregistré lors des concerts d'ouverture de la nouvelle tournée, en février. A l'automne paraissent à la fois un CD et un DVD, tous 2 captés durant les 2 concerts donnés en avril à l'Alhambra de Paris, CD et DVD qui viennent s'insérer dans le coffret vendu avec le premier CD. Vite fait, rappelons le principe du Bal des Enragés, faire tourner les musiciens (et les performers), pas loin d'une vingtaine au total, au fil des reprises qui constituent le répertoire exclusif du collectif. Cette année, le show s'étalait quand même sur plus de 3 heures, je vous laisse calculer le nombre de chansons que ça pouvait représenter. En vrac, le répertoire choisi tourne essentiellement autour des grands classiques punk ou métal. Malheureusement, avec la mort de Schultz, les reprises plus purement rock'n'roll ont disparu de la liste, dommage. N'ayant assisté qu'à un seul concert de la tournée, j'ai même trouvé que c'était nettement plus métal que punk, ce qui m'a laissé sur ma faim par rapport aux 2 saisons précédentes, beaucoup plus éclectiques. Du coup, j'ai zappé le premier volume de ce "Triptyk". A l'écoute et au visionnage de ce deuxième volume, les choses me semblent s'être arrangées, peut-être est-ce dû au mixage, le son m'étant beaucoup plus avenant sur ma hi-fi que sur scène. Si l'on compare le répertoire de cette nouvelle saison à celui des 2 premières, on retrouve quelques constantes, les Stooges (inusable "I wanna be your dog" qui permet à notre ami Laurent le Fourbe d'exprimer au grand jour son côté SM refoulé, eh

eh), Motörhead (quelques semaines après la mort de Lemmy, il eut été inconcevable que "Ace of spades" soit rayé de la liste), Nirvana, AC/DC, Bérurier Noir, Rage Against The Machine, Dead Kennedys, Hives, Refused, Marilyn Manson, Parabellum (là aussi, après la mort de Schultz, le double hommage est une évidence), Garçons Bouchers (le catégorique "La bière"), Sham 69, Jimi Hendrix, Sepultura, Trust (le trop actuel "Antisocial"), Rose Tattoo (l'imparable "Nice boys don't play rock'n'roll"). D'un autre côté, à mon grand regret, le Bal des Enragés continue à reprendre quelques fieffés empaffés comme Metallica (le groupe dans son ensemble) ou Noir Désir (Bertrand Cantat). Il y a aussi les trucs qui me laissent assez dubitatif comme Blur ou Stupeflip. Et puis quelques nouveautés comme les Shériff, les Ramones (sur disque s'entend puisque, sur scène, le Bal reprend les 4 faux-frères depuis le début), les Collabos (l'anthologique "Bop pap labidoup"), les Stranglers ("Golden brown" permet à tout le monde de souffler un peu). Notons que, si le CD (18 titres) et le DVD (20 titres) captent les mêmes concerts, le track-listing diffère d'un support à l'autre puisque seuls 9 morceaux figurent sur les 2, ce qui évite la toujours peu agréable impression de redite. Enfin, dernière précision, le DVD propose un documentaire, "Dans la peau d'un enragé", tourné durant les répétitions et les premiers concerts hivernaux de cette nouvelle saison, documentaire qui complète celui qui figurait sur le DVD de 2013, avec le CD "Le grand retour". Rendez-vous en 2019 pour la quatrième ?

ZINES/NEWSLETTERS/AUDIO-ZINE

DEVIANCE n° 34 - http://steph.deviance.free.fr/

Nouvelle lettre d'infos du label vosgien qui change légèrement d'apparence avec un fond noir remplaçant l'habituel fond blanc. Pour le reste, cette newsletter (A4 recto verso) sert toujours à présenter les dernières nouveautés du label (split **Psycho Squatt**/**Fossoyeurs Septik**, **Bakounine**, **Totalickers**, **La Société Elle A Mauvaise Haleine**, **Meinhof**) et à rappeler que le collectif gère aussi une distro (**Sucette**), anime une émission de radio (**Sauve qui punk**) et organise des concerts, bref qu'on s'active dans le grand est.



ROCK CRITIC n° 1

Nouveau venu dans le monde de la gratuité, "Rock Critic" c'est 24 pages en format A5, tout en couleurs, un zine distribué sur Paris. Personnellement, je l'ai récupéré lors de la **Jimi** à Ivry sur Seine, mais j'imagine qu'on doit pouvoir se le procurer sur certains concerts ou dans quelques points de distribution ciblés, disquaires ou libraires par exemple. Cette distribution aléatoire explique probablement qu'il n'y ait aucun contact. Seul signe de reconnaissance, le nom de ses 2 concepteurs, **Ben Hito** (illustrateur montpelliérain) et **Géant Vert** (parolier et journaliste). Le fait que tous 2 travaillent aussi pour **Rock & Folk** a dû aider à trouver le financement pour éditer ce petit fascicule sur papier glacé. Quant au contenu, on y parle essentiellement de musique, **Band Of Skulls**, **Luke Elliot**, **David Bowie**, le festival tchèque **Colours Of Ostrava**, plus quelques chroniques de disques et une page de potins, mais aussi de bande dessinée avec un brelan de chroniques d'albums. Le tout est plutôt agréable à lire grâce à la faconde de Géant Vert et de belle tenue graphique avec un esprit d'ensemble fortement inspiré du constructivisme russe auquel je suis personnellement plus que sensible. Que demande le peuple ?

BASTON LABAFFE Tome 4 - bastonlabaffe@hotmail.fr

Tranquillou (enfin, tranquillou, vu le boulot que représente le bazar, je ne suis pas sûr que ce soit le terme approprié, mais bon, fallait bien que je trouve un mot pour démarrer cette chronique), tranquillou donc, disais-je, l'ami **Manu** continue à produire son excellent audio-zine. Pour ceux qui n'auraient pas tilté ou les nuls en français, un audio-zine c'est un fanzine à écouter, donc pas à lire. Si si, c'est comme je vous le dis. Pas comme la feuille de chou que vous tenez entre vos petites mimines potelées. Ici, vous pouvez faire autre chose en écoutant le truc, comme boire une bière, ce qui colle parfaitement au concept vu que ça parle essentiellement de punk. Le zine est articulé autour d'interviews avec quelques chansons pour agrémenter et des jingles pour enrober. Les interviews d'abord avec les **Suzards** passés au grill lors d'un concert au Picolo, aux Puces de St Ouen, un groupe bordelais qui fait un punk 77 mâtiné de garage-rock'n'roll, le tout très influencé par la scène new-yorkaise de la fin des années 70. Ensuite, C'est le tour d'**Alien Office** (voir chronique de leur album ailleurs dans ces pages), passé à la moulinette au Deep Inside de Dijon. Puis **Manon Labry** qui vient de publier un bouquin consacré au mouvement **riot grrrl**, scène née aux Etats-Unis dans les années 90. Une auteure dans Baston Labaffe, rien que de très normal. Outre le fait que Manon Labry traite d'un sujet autant musical que politique, il faut savoir que Manu, à part ses activités de label manager, est libraire. Il tient d'ailleurs une rubrique littéraire régulière dans l'émission **Konstroy**. On trouvera la suite de cette interview de Manon Labry dans le prochain numéro de Baston Labaffe. Pour rester dans le ton, on passe ensuite à **Motherfucker** (super nom indeed), un trio d'américaines en provenance d'Athens, Georgie (la ville de R.E.M. pour ceux qui aiment ce genre d'anecdote), adepte d'un indie-rock à fort taux d'octane. Retour en France avec the **Boring** de Strasbourg, déjà bien établi avec ses 15 ans d'existence et de dévouement au hardcore bien bourru. Enfin **Bulgarian Yogurt**, des parisiens cuisinés à la Comedia à Montreuil même si, apparemment, ils avaient pas mal forcé sur le combustible avant de répondre aux questions. En même temps, quand on fait du rock'n'roll, on tourne rarement à la verveine-menthe. Et en bonus, les **Goddamn Gallows**, des américains aujourd'hui installés à Los Angeles mais originaires du midwest et qui ont donc grandi au son d'une musique très roots, très hillbilly, une influence qu'ils mélangent avec un punk-rock pour le moins énergique. Et franchement, du punk-rock joué au banjo, à l'accordéon, à la contrebasse ou au washboard, ça vaut son pesant de beurre de cacahuète, une démarche qui n'est pas sans rappeler celle d'**Hayseed Dixie**. Au milieu de tout çà, un morceau de **Trash Knife**, un groupe punk de Philadelphie, et des petites conneries comme une paire de jingles conçus par **Edouard Nenez** (du moins, feu Edouard Nenez puisque **Pierre**, son incarnation humaine, a décidé de mettre fin à son existence scénique pour reprendre sa véritable identité) et quelques montages sonores dont un, excellent, par Manu, sur le **travail** avec des citations pas piquées des hannetons de nos hommes et femmes politiques, comme quoi, à force de s'écouter parler, ils ne savent même plus ce qu'ils disent. Désopilant. Le genre de truc à leur recoller dans les pattes avant les élections, mais aucun journaliste ne prendra ce risque. Merci Manu pour ce bon moment de franche rigolarde. Baston Labaffe a pris sa vitesse de croisière, ça reste un vrai plaisir à écouter.

E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

DOT LEGACY : To the others (CD, Setalight - www.setalight.com) Foin de pop éthérée ou de arènebi nauséabond chez Dot Legacy. Au contraire, le groupe parisien a tendance à alourdir le propos, à grossir le son, à épaissir sa musique, ce qui finit par rendre la chose proprement apocalyptique et dantesque. Ils appellent ça fuzzed-out rock. Pour faire court, vous prenez une bonne louche de stoner, une large lampée de fuzz (sur les guitares, sur la basse, partout où c'est possible) et vous touillez jusqu'à obtenir un flonflon issu directement des entrailles de notre petit globe terrestre et éructé via les cheminées magmatiques des plus pète-sec des volcans. Encore n'aurez-vous qu'une faible idée du raffut dont sont capables Dot Legacy quand ils sont en transe. Heureusement, ils mettent tout ça sur disque de temps en temps, histoire de faire partager le foutoir à toute l'humanité. Il n'y a pas de raison que seul leur entourage en profite. Il faut voir grand, très grand même. Surtout que le thème général de ce second album, assez conceptuel, tourne autour de l'atavique aspiration, très humaine au demeurant, de conquête d'un espace vital que l'homme trouve toujours trop réduit. En même temps, à la vitesse où on se reproduit, c'est sûr que la place va bientôt commencer à manquer, ce qui n'est certes pas une bonne nouvelle, ni pour l'homme en général, mais, après tout, il l'a bien cherché, ni, pire, pour la planète elle-même qui est en train de se dissoudre sous l'effet de nos petites gesticulations destructrices. Du coup, l'homme, intelligent et très con à la fois, a décidé de chercher ailleurs s'il n'y aurait pas d'autres baballes rocheuses à conquérir, histoire de continuer à jouer avec, et donc à détruire dans la foulée. Quand on a commencé, pourquoi s'arrêter en si bon chemin. Et de se lancer à la conquête de l'espace. Avec des sondes, des satellites, des bonshommes (comme la douzaine de ceux qui ont eu le privilège de poser le pied sur la Lune par exemple), bref, avec tout ce qui peut s'envoyer en l'air et, accessoirement, en revenir... ou pas. Ainsi ne reverra-t-on jamais les 2 sondes Voyager lancées dans les années 70 et destinées à sortir du système solaire (c'est déjà fait pour l'une d'entre elles) pour aller à la rencontre d'éventuelles civilisations extra-terrestres, même si les Voyager n'ont qu'une chance infime de croiser leur route, surtout si l'on considère que, dans le même temps, l'univers est en constante expansion, augmentant d'autant les distances inter-stellaires. Néanmoins, au cas où, la NASA a riveté sur chacune d'elles des plaques en métal censées servir de cartes de visite et nous présenter aux futurs auto-stoppeurs intergalactiques qui viendraient, par le plus grand des hasards, à se faire prendre en charge par nos petits machins en métal. C'est l'une de ces plaques qui sert d'illustration à ce nouvel album de Dot Legacy, belle manière de résumer leur propos musical. Dans l'espace on ne nous entend pas crier, c'est d'accord, en revanche, sur le plancher des vaches, pas de souci, on distingue parfaitement les sonorités telluriques et sismiques du groupe. Une méchante claque sonique qui nous requinque en cas de faiblesse passagère, ce qui n'est pas la moindre des qualités d'un disque tonique et vivifiant.

INTERNET

Le label **Bitume** (chouette nom les gars) fait paraître le nouvel album de **Confort**, entre rock, métal, noise expérimentale et drug addiction. Pour en savoir plus : **www.bitume.cla.fr @@@** Ca ne mollit pas chez les allemands de **Soundflat**, le label annonçant encore une pelletée de nouveautés : un album des **Fadeaways**, garage-punk tokyoïte, un album, malicieusement intitulé "Greatest hits vol. 1" alors que le groupe n'a qu'une paire de singles à son actif, de **Jon and the Vons**, garage-punk parisien, le premier album des **Blind Owls**, freakbeat texan, le premier album de **Moonrite**, duo psyché-gothique grenoblois, le dixième volume de "**Ballroom bash**", témoignage sonore du festival annuel organisé par le label, avec les **Monsters**, les **Incredible Staggers**, les **Fadeaways**, **Autoramas**, les **Giant Robots** et les **Smoggers**, le deuxième album de **los Retrovisores**, beat espagnol, le premier album des **No-Things**, 60's garage écossais, le premier album des **Separatwists**, surf-twist'n'soul montréalais, un single de **Autoramas**, excellent garage-pop brésilien, un single des **Barkelliters**, tribute-band dédié aux allemands **Satelliters** qui reprennent donc 4 titres de leur groupe préféré, la réédition du deuxième album des **Jackets**, trash-garage suisse. De quoi se chauffer cet hiver, pas besoin de rentrer du bois. Plus d'info ici : **www.soundflat-records.de @@@ King Size** est mort (depuis quelques années déjà), vive le roi ! 3 inédits des sessions de l'album "Another melody, another cigarette" (2004) viennent de paraître en 45t avec une très belle pochette de **Jean-Marie Arnon**. 500 exemplaires seulement, faut se dépêcher avant qu'il n'y en ait plus : **http://therev.fr/kingsize @@@** Chez **Bad Afro** paraît le premier album du groupe danois **Narcosatanicos** (great name boys) avec une recette décapante mixant noise, 60's, punk et krautrock, pas banal hein : **http://badafro.dk @@@** Le label bisontin **Production Impossible** donne une seconde chance au deuxième album, "The octopus incident ?" (2005), du trio surf mutant **Hawaii Samurai** en le faisant paraître pour la première fois en vinyl (double). 2 douzaines de tueries twangy (dont 18 reprises), de quoi vous entraîner avant d'enchaîner les rouleaux cet été. Le label sort également le premier album, vinyl toujours, de **One Way Ticket**, trio mod-power pop français : **www.productions-impossible.com @@@** Après 2 singles, le duo dub-electro parisien **Latwal** passe au format supérieur avec un premier album qui paraît sur le label **Acontrario** : **http://acontrario-records.blogspot.fr @@@** Il s'accroche le bougre. **Zeric**, le petit père des punks, vient de faire paraître la 49ème livraison de sa newstletter **Que vive le rock libre**. Même format que d'habitude, 4 pages format A5, ça vous fait une petite session aux gogues, peinard, mais y a pas de mots croisés. Téléchargeable sur le site de son label, **Trauma Social**, ce qui, au passage, vous permettra aussi de vous délester de vos euros en rab contre de la bonne came punk, tout pour plaire : **http://traumasocial.fr @@@** Il n'y a pas que **Nineteen Something** dans la vie (voir quelques chroniques parsemées dans ces pages), il y a aussi la maison-mère **Slow Death** qui sort d'une (trop) longue hibernation avec 2 objets liés aux **Cadavres**, toujours pas morts. D'abord "Voyage au bout de l'ennui", livre de souvenirs de concerts de **Vérole**, ci-devant cantor du groupe. Plutôt que de parler des concerts proprement dits, expédiés en une ligne, Vérole parle essentiellement de la vie dans le camion et sur la route avec toute la verve et le sarcasme qui lui sont propres. Et quitte à parler de concert, autant éditer aussi un album live. Suffit de demander. "Ornano dans la brume" est la captation d'un set donné dans cette mythique salle parisienne en 1992, en première partie des **Rats** (dont Nineteen Something réédite d'ailleurs la discographie). Un beau vinyl jaune tiré à 300 exemplaires, ça devrait s'arracher comme une carcasse de zombie dans les égoûts : **www.slow-death.org @@@** Le groupe stoner de Washington DC **Borracho** vient de faire paraître son troisième album, "Atacama", en CD pour l'instant, le vinyl est prévu courant 2017 : **BorrachoMusic.com @@@** Le groupe ska-reggae allemand **Yellow Umbrella** sort un nouvel album, "Hooligans of love", qui s'annonce tout aussi jubilatoire que les précédents. Un groupe qui commence à avoir de la bouteille (plutôt jeroboam que fillette). Une seule adresse : **www.yellowumbrella.de @@@ Voix de garage** est une émission de radio qui sévit du côté de Grenoble. Mais Bertrand, son animateur, se fend aussi de petites chroniques concernant les disques qui le marquent le plus. Tout ça est à lire sur son blog : **http://voixdegaragegrenoble.blogspot.fr @@@** Un nouvel EP pour fêter les 30 ans du groupe death-metal **Witches**, le réenregistrement de morceaux datant des débuts, entre 1986 et 1989, mais jamais sortis et revus et corrigés par la formation de 2016. Pour l'occasion, le groupe met les petits plats dans les grands avec l'édition de 2 packs (l'un en métal, l'autre en métal et en bois) de 7 CD augmentés de tonnes de goodies. Va falloir faire de la place sur les étagères : **www.witches.fr @@@** Après avoir célébré leur trentième anniversaire en 2016 avec un nouvel album et un tribute, les **Washington Dead Cats** nous annoncent une année 2017 encore bien chargée avec la sortie d'un double album, un live et un acoustique. Miaou : **www.washingtondeadcats.com @@@** A paraître en 2017 sur le label espagnol **Ghost Highway**, entre autres : un album et un double album des **Hip Priests**, un split single **Nomads**/**Sator**, un single de **Pat Todd and the Rankoutsiders**, un single de **Walter Daniels** avec **Jack Oblivian & the Sheiks**, un 8", format un poil plus grand qu'un 45t traditionnel donc, de **Chuck Norris Experiment** ou un album de **the Curse**. Bande d'arrêt d'urgence encore réservée pour un moment : **www.ghosthighwayrecordings.com @@@** Le label alsacien **Dirty Punk** réédite le 45t de **R.A.S.** "Rien à signaler" paru initialement en 1983 et épuisé depuis des lustres : **www.dirtypunk.fr @@@** Jusqu'à présent, **Hands and Arms** n'était qu'une boutique en ligne, ce qui est déjà pas mal, même si Yves se déplace régulièrement avec sa table en concert. Désormais, on pourra s'approvisionner directement dans une échoppe, une vraie, avec pignon sur rue, la clochette qui dreline quand on ouvre la porte et tout et tout. Faut en avoir dans le caleçon pour ouvrir une officine de disque par les temps qui courent. Son adresse : 72 rue Crozatier - 75012 Paris. Pour les pauvres provinciaux, il reste toujours l'option web : **www.handsandarms.com @@@** 7 ans qu'on l'attendait, il est enfin là. Quoi donc me direz-vous ? Le quatrième album du groupe ska-reggae **8°6 Crew**. "Working class reggae" qu'il s'appelle et c'est **Une Vie Pour Rien** qui s'y colle : **www.uvpr.fr @@@**

www.marilynmonroe.com

Après avoir chroniqué l'anthologie consacrée à **Mamie Van Doren** dans ce même numéro, il semble assez logique de parler d'un très beau site consacré à **Marilyn Monroe**. Un site qui se veut officiel, même si je ne sais pas très bien ce que ça veut dire concernant une

actrice morte depuis 55 ans. Qui peut bien détenir, aujourd'hui, les droits la concernant, surtout quand on sait qu'elle était fille unique et qu'elle n'avait pas eu d'enfant ? Mais peu importe. Pour une fois qu'un site officiel est très bien fait, ne boudons pas notre plaisir. Plutôt que de ressasser pour la mille et unième fois la biographie, la filmographie et la discographie de l'actrice, toutes choses qu'on peut trouver par ailleurs, à commencer par Wikipédia, le webmestre a choisi de s'intéresser à la vie de l'actrice en 4 grands chapitres. Son humanitarisme, elle s'est investie dans plusieurs actions en faveur des enfants handicapés sans parler de sa tournée en Corée en 1954 pour tenter de remonter le moral des soldats américains engagés dans ce conflit, des appelés pour la plupart, comme plus tard au Vietnam. Sa culture, non elle n'était pas la ravissante idiote que quelques-uns de ses rôles pourraient laisser croire, une image qui collera aussi à la peau de **Jayne Mansfield** et Mamie Van Doren. N'a-t-elle pas suivi les cours de l'Actor's Studio et n'a-t-elle pas épousé **Arthur Miller**, qui, pour le coup, ne se serait certainement pas lié à une bécasse ? A sa mort, elle a laissé une belle bibliothèque forte de 400 titres, y compris historiques, théologiques, philosophiques, politiques, ce qui est loin d'être le cas de tout le monde. Son image glamour, évidemment, impossible de passer à côté, avec notamment les robes qu'elle portait à l'anniversaire de **John Fitzgerald Kennedy**, dans les films "The seven year itch" et "The misfits", le jean de "River of no return" (à l'époque, elle avait même dit : On peut être féminine en portant un jean). Et enfin l'aspect artistique de sa vie avec une évocation de l'actrice bien sûr, mais aussi de la femme qui écrivait souvent de petits poèmes pour remercier les gens qui l'avaient marquée. Ces 4 grands thèmes sont illustrés de très belles photos, la plupart rarement utilisées dans ses nombreuses biographies, ce qui en accroît l'intérêt. Et puisqu'il s'agit d'un site officiel, américain de surcroît, vous y trouverez l'inévitable boutique en ligne pour acheter DVD, mugs et verres, t-shirts, calendriers, posters, livres, et même, si vous avez la place chez vous, des stand-ups grandeur nature. Encore une fois un très beau site à la navigation agréable. Peu informatif mais là n'est pas le propos, le but étant avant tout de rendre hommage à ce mythe du 20ème siècle. Pari réussi.

www.frenchpussytime.com
Une fois n'est pas coutume, je vais parler d'un site français consacré à un groupe américain, ce qui n'est guère fréquent, un site dédié à **Nashville Pussy**, le groupe de **Blaine Cartwright**, **Ruyter Suys**, tous 2 membres fondateurs, **Ben Thomas**, le tout nouveau batteur, et **Bonnie Buitrago**, dernière bassiste en date d'un combo qui a déjà plus de 20 ans d'existence. Un site très complet avec tout ce qu'il faut là où il faut, un peu comme Ruyter. On y trouve une discographie quasi exhaustive (albums, singles, compilations), une DVDgraphie (2 officiels, indispensables compléments aux disques), une belle galerie d'affiches (essentiellement américaines puisque, là-bas, on utilise encore ce support pour annoncer les concerts, de véritables oeuvres d'art à part entière), les paroles d'une bonne vingtaine de chansons (originales ou reprises, histoire de chanter en choeur lors du prochain passage du groupe en ville), les tablatures de 7 morceaux (ça c'est pour les amateurs d'air guitar ou pour les furieux qui voudraient les reprendre, chose qui n'arrive pas souvent d'ailleurs, maintenant qu'on en parle), de courtes biographies de Blaine Cartwright, Ruyter et **Corey Parks**, la sculpturale (c'est un euphémisme) première bassiste, une présentation du matériel de tout ce petit monde (guitares, amplis, pédales, médiators, batterie, une riche idée qu'on ne trouve pas assez souvent sur les sites des groupes, où l'on note que l'attelage **Gibson**-**Marshall** est encore ce qui se fait de mieux pour tartiner un bon gros rock'n'roll bien saignant), une bonne dizaine de transcriptions d'interviews, une liste des concerts passés (guère à jour puisque ça s'arrête à 2012 et que le groupe existe toujours aujourd'hui), quelques liens (la plupart vers des sites de photographes de concert, plutôt bien vu puisque la page photo de celui-ci est désespérément vide). Un petit site assez bien foutu et bienvenu puisque les pages consacrées à Nashville Pussy ne sont pas si nombreuses que çà. Celui-ci comble un vide.

Mamie VAN DOREN : Ooh ba la baby ! 1956-1959 recordings (CD, Hoodoo Records - www.hoodoo-records.com)
Mamie Van Doren, à l'instar de Marilyn Monroe ou Jayne Mansfield, pour ne citer les "trois M", n'est pas une chanteuse, mais une actrice, ce qui ne l'a pas empêchée, comme les 2 autres blondes platine, d'enregistrer des disques. C'est même, des 3, celle qui a enregistré le plus de rock'n'roll, Marilyn Monroe n'y ayant jamais touché et Jayne Mansfield avec parcimonie. De son vrai nom Joan Lucille Olander, Mamie Van Doren est née le 6 février 1931 à Rowena, Dakota du Sud. Elle-même donne généralement 1933 comme étant son année de naissance, mais ce n'est que coquetterie d'actrice. En 1939, la famille Olander déménage à Sioux City, Iowa, puis, en 1942, à Los Angeles. Ce qui va faire basculer le destin de la jeune Joan. Dans la Mecque américaine du cinéma, impossible de ne pas être fasciné par l'industrie du spectacle. Même si la jeune fille y entre par la petite porte, c'est le cas de dire, devenant ouvreuse au Pantages Theatre d'Hollywood en 1946 à l'âge de 15 ans. En 1947, elle décroche un tout petit rôle dans un show télévisé, participe à de nombreux concours de beauté, sa plastique étant déjà remarquable et remarquée, et chante dans l'orchestre de Ted Fio Rito. Ce dernier, dans les années 20 et 30, était très populaire grâce à ses shows radiophoniques même si, à la fin des années 40, son étoile

commence sérieusement à pâlir. Au sein de cet orchestre, la jeune Joan Olander succède, entre de nombreux autres vocalistes, à Betty Grable, célèbre actrice et pin-up des années 40 dont les photos en maillot de bain ont soutenu le moral des GI's engagés sur les fronts européen et Pacifique. Betty Grable est surtout restée célèbre pour ses jambes que beaucoup ont qualifié de parfaites, elles étaient même assurées pour 1 million de dollars. En 1949, Joan Olander remporte 2 importants concours de beauté, l'un d'eux, "Miss Palm Springs", la faisant remarquer par nul autre que le producteur Howard Hugues. Joan devient la petite amie de Hugues durant plusieurs années, ce dernier lui permettant de décrocher quelques petits rôles chez RKO, dont "Jet pilot" en 1949, le film ne sortant sur les écrans qu'en 1957, et "His kind of woman" en 1951 avec Robert Mitchum, Jane Russell et Vincent Price. Au début des années 50, elle se tourne vers le théâtre et la comédie musicale à New York, ce qui lui permet d'être remarquée par un directeur de casting de la firme Universal avec qui elle signe un contrat en 1953. Universal espère que la blonde platine Mamie Van Doren pourra rivaliser avec une actrice dont la cote est en train de grimper en flèche chez 20th Century Fox, Marilyn Monroe. C'est le jour de la signature de son contrat avec Universal que Joan Olander devient officiellement Mamie Van Doren. Le contrat est signé le 20 janvier 1953, le jour de l'investiture de Dwight Enseinhower comme nouveau président des Etats-Unis, la jeune Joan se voyant attribuer le prénom de la femme d'Eisenhower, Mamie. Quant à Van Doren, ce nom est inspiré par celui d'une famille d'intellectuels dont 2 des membres ont décroché le prestigieux Prix Pulitzer, Carl en 1939 pour une biographie de Benjamin Franklin et son frère Mark en 1940 pour son œuvre poétique. Quant à Dorothy, la femme de Mark, elle est elle-même romancière et historienne. Peu après sa signature avec Universal, Mamie Van Doren obtient ses premiers rôles, donnant entre autres la réplique à Tony Curtis, Jeff Chandler ou Rhonda Fleming, le plus important d'entre eux en 1955 dans "Running wild", un polar de Abner Biberman, bien que ces films n'aient guère révolutionné le septième art. Cette même année 1955, Mamie Van Doren décline une offre pour jouer à Broadway, ce qui fera le bonheur d'une autre de ses futures rivales, Jayne Mansfield. 1955 est aussi l'année de son deuxième mariage, avec le chef d'orchestre Ray Anthony qui avait débuté sa carrière de trompettiste, à 18 ans, dans l'orchestre de Glenn Miller. Pour l'anecdote, aujourd'hui âgé de 95 ans, Ray Anthony est le dernier survivant de l'orchestre de Miller, toutes époques confondues. Pendant ce temps, Mamie Van Doren poursuit sa carrière cinématographique. En 1956, elle donne la réplique à un jeune, et encore quasi inconnu, Clint Eastwood dans le western, déjà, "Star in the dust". Mais elle n'est guère satisfaite des rôles que lui confie Universal, aucun d'entre eux ne l'ayant vraiment propulsé au rang de vedette. Elle commence donc à tourner pour d'autres studios. C'est ainsi que, en 1957 et 1958, elle apparaît dans 2 films consacrés au rock'n'roll naissant, "Untamed youth" où elle côtoie Eddie Cochran et "High school confidential" avec Jerry Lee Lewis. Si ces 2 films ne connaissent pas un succès immédiat, devenus culte avec le temps ils finiront par faire entre Mamie Van Doren dans la légende. L'actrice profite également de ces 2 films pour se lancer dans la chanson, et plus précisément le rock'n'roll. Malheureusement, côté cinéma, ses apparitions dans des films consacrés au rock'n'roll tout comme ses disques vont la cantonner dans des rôles de bad girl jusqu'au début des années 60, rôles dont elle ne parviendra jamais à se défaire. Pire même dans ces années 50 ultra pudibondes, avec sa plastique plantureuse, les producteurs vont vite lui réserver les rôles les plus provocants. Ainsi peut-on la voir nue, de dos, dans "Girls town" en 1959 ou uniquement vêtue d'une feuille de vigne, sa longue chevelure cachant opportunément sa poitrine, pour son rôle d'Eve dans "The private lives of Adam and Eve" en 1960, sans parler de ses personnages sulfureux dans des films aux titres évocateurs, "The beautiful legs of Sabrina" en 1959, "Sex kittens go to college" en 1960 ou "Vice raid", toujours en 1960. Cataloguée actrice dénudée, Mamie Van Doren n'aura plus jamais l'occasion de prouver qu'elle pouvait tenir d'autres rôles. Désormais, chaque fois qu'elle apparaîtra à l'écran, ce sera surtout pour son physique, immanquablement mis en valeur par les vêtements les plus moulants qui soient. En ce sens, elle connaît la même carrière que Jayne Mansfield, toutes deux ne passant finalement, aux yeux des professionnels du cinéma et du grand public, que pour des imitations, plus vulgaires, de Marilyn Monroe, cette dernière ayant le "bon goût" de mourir jeune, donc non atteinte par les ravages du temps. Ce sera également le cas, à un degré moindre, pour Jayne Mansfield. En 1964, pour promouvoir le film "3 nuts in search of a bolt" dans lequel on peut la voir prendre un bain, sans la voir nue pour autant, Mamie Van Doren pose pour Playboy. En 1966, pour la seule et unique fois de leurs carrières, Mamie Van Doren et Jayne Mansfield apparaissent ensemble dans le film "The Las Vegas hillbillys". En revanche, aucune des 2 n'a jamais tourné avec Marilyn Monroe. A la fin des années 60, consciente qu'elle ne connaîtra jamais la notoriété grâce au cinéma, elle se tourne à nouveau vers le théâtre et vers les night-clubs pour lesquels elle développe plusieurs numéros plus ou moins dénudés, à l'instar de Jayne Mansfield à la fin de sa vie. Dans les années 70, ces performances en night-clubs finiront par la conduire jusqu'à Las Vegas ainsi que sur de nombreux plateaux de télévision. Au total, entre 1951 et 2002, Mamie Van Doren a tourné 40 films. Depuis 1979, elle est mariée à Thomas Dixon, dentiste et acteur occasionnel. Ils sont toujours mariés aujourd'hui. Mamie Van Doren fêtera ses 86 ans en février 2017. Et comment ne pas parler de ses mensurations qui restent quand même ce pour quoi elle est passée à la postérité : 100 de tour de poitrine, 66 de tour de taille et 93 de tour de hanche, quant aux bonnets de ses soutien-gorges, officiellement ce sont des E bien que Mamie Van Doren elle-même dise qu'ils sont plus gros. C'est donc durant la seconde moitié des années 50 qu'elle enregistre ses premiers disques, tous estampillés rock'n'roll, même au sens très large du terme pour l'époque. Ce disque en propose une belle anthologie. C'est en 1957, pour les besoins du film "Untamed youth", que Mamie Van Doren se lance dans la chanson. Pour l'occasion, elle enregistre 4 titres qui paraissent en EP. Sur ce disque, elle est accompagnée par l'orchestre de Les Baxter et, surtout, par Eddie Cochran à la guitare qui lui écrit l'inédit "Ooh ba la baby". Les 3 autres titres de ce EP paru sur Prep, une division de Capitol, sont "Salamender", "Go go calypso !", un calypso comme on s'en doute, et "Rollin' stone" (rien à voir avec le classique de Muddy Waters qui inspirera un célèbre groupe anglais). Curieusement, ce ne sont pas ces versions disque qu'on peut entendre dans la bande originale du film mais des réenregistrements, toujours avec l'orchestre de Les Baxter mais sans Eddie Cochran. Ce dernier apparaissant néanmoins dans le film, y interprétant "Cotton picker". Heureusement, ce sont bien les versions avec Cochran qu'on entend sur notre anthologie. Mamie Van Doren retrouvera Eddie Cochran en 1959 pour enregistrer un dernier titre, "The beat generation", avec cette fois l'orchestre de Milt Rogers, titre également présent ici. En 1958, c'est encore pour un film, "Teacher's pet", qu'elle enregistre 2 nouveaux morceaux dont seul "The girl who invented rock'n'roll" est entendu ici. Suite au EP "Untamed Youth", c'est surtout sur Dot, un label indépendant, que Mamie Van Doren fera paraître ses singles suivants jusqu'en 1960. Des orchestres qui l'accompagneront alors, on ne retrouve trace que de d'un seul, celui de Billy Vaughn en 1959, les autres restent inconnus à ce jour. En revanche, on sait qu'elle a enregistré une paire de duos, "Girls town" avec Paul Anka en 1959 et "The bikini with no top on the top" avec June Wilkinson en 1960, cette dernière étant une actrice et mannequin anglaise, elle aussi blonde platine plantureuse. Sur ce morceau, ainsi que sur "So what else is new", Mamie Van Doren est soutenue par les Senators, le groupe de Billy Strange, pour 2 rock'n'roll de bonne facture. Ces 3 titres sont inclus sur cette compilation. De tout ce qu'a enregistré Mamie Van Doren, si la plupart de ces chansons sont effectivement du rock'n'roll ("Something to dream about", "Hey mama", "Nobody but you"), ce n'est pas toujours le cas, comme en témoigne "Anything your heart desires" qui fait irrésistiblement penser à ce qu'a pu enregistrer Marilyn Monroe, ou la ballade "A lifetime of love". Mais tout ceci reste très rock dans l'esprit, Mamie Van Doren étant dotée d'une voix qui se marie fort bien avec le genre, acidulée juste comme il faut, ni trop suave (Marilyn Monroe n'aurait sûrement jamais pu chanter de rock'n'roll par exemple) ni trop énergique. Une chanteuse à (re)découvrir de toute urgence, ce qui est d'autant plus facile que le label Hoodoo propose ses disques à un prix volontairement bas, malgré la qualité de son travail de remasterisation et la présence d'un copieux livret de 16 pages très informatif et abondamment illustré. Aucune raison de se priver.

Jerry Lee LEWIS : The session (London, 1973) (CD, Mercury)
Comme un chat sauvage dont il possède toute la furia, Jerry Lee Lewis, à la naissance, fut doté de plusieurs vies. Certes, aujourd'hui, il arrive au terme de la dernière mais il ne faut pas oublier les précédentes au cours desquelles il a marqué de son empreinte des pans entiers de la musique américaine. Les 2 plus mémorables de ses incarnations sont ses années rock'n'roll passées chez Sun, jeune chien fou, et ses années country sur Mercury, prédateur plus posé mais tout aussi dangereux et impitoyable. Jerry Lee Lewis est né le 29 septembre 1935 à Ferriday, Louisiane, dans une famille de paysans pauvres. Dès son plus jeune âge, il s'intéresse à la musique, la guitare de son père d'abord puis le piano de l'église pentecôtiste que fréquente la famille ainsi que celui d'un de ses oncles. Constatant son intérêt pour la musique, ses parents n'hésitent pas à hypothéquer la ferme familiale pour acquérir un piano droit d'occasion. Nous

sommes en 1945, Jerry Lee a 10 ans. Il apprend à jouer de cet instrument en autodidacte, en écoutant la radio, notamment le Louisiana Hayride et le Grand Ole Opry, où il tombe sous le charme de Hank Williams après avoir découvert Jimmie Rodgers et Al Jolson avec les disques de son père. Tous les samedis soirs, il traîne autour d'un juke-joint situé à quelques pâtés de maison de la ferme familiale, le Haney's Big House, où il n'entrera pourtant jamais. Il est trop jeune pour fréquenter un tel endroit et il est blanc, alors que le tripot est réservé aux noirs. C'est donc de l'extérieur, à travers les lattes de bois, qu'il regarde et écoute les bluesmen qui s'y produisent. Jerry Lee devient vite un bon pianiste, jouant essentiellement du boogie-woogie. Son principal problème, c'est qu'il grandit dans une famille de bigots et de cul-bénits, notamment sa mère, adepte d'une secte pentecôtiste, et que, toute sa vie, il va souffrir de cette schizophrénie musicale et spirituelle. Jerry Lee est un croyant convaincu, même s'il ne suivra jamais les voies de la religion officielle, tout en assumant complètement de jouer une musique que la religion condamne, la musique du diable comme elle est appelée dans le sud profond, country, rhythm'n'blues puis rock'n'roll. Il commence à jouer dans les clubs de l'est de la Louisiane, autour de Ferriday, et du sud du Mississippi, autour de Natchez. En 1954, il enregistre sa première démo et, en 1955, il tente sa chance à Nashville, jouant dans quelques clubs locaux sans parvenir à intéresser ni les maisons de disque, ni les décideurs du Grand Ole Opry, la très populaire émission country. Il ne parvient pas non plus à se faire engager au Louisiana Hayride de Shreveport, l'autre grande émission country. A Nashville, on lui aurait même conseillé d'abandonner le piano pour se tourner vers la guitare. En novembre 1956, il se rend à Memphis et tente sa chance auprès du label Sun dont la réputation a atteint un niveau national depuis qu'Elvis Presley a signé pour RCA en janvier précédent. Jerry Lee Lewis décroche un contrat avec Sun, enregistrant son premier single, "Crazy arms", une reprise de Ray Price, et "End of the road", de sa composition. En 1957, il connaît ses premiers succès internationaux avec "Whole lotta shakin' goin' on", "Great balls of fire" ou "High school confidential". En mai 1958, Jerry Lee s'embarque pour sa première tournée anglaise et c'est là que les choses se gâtent. Il a 22 ans mais en est déjà à son troisième mariage et sa dernière épouse, Myra Gale, l'accompagne sur cette tournée. Par une indiscrétion, un journaliste apprend que Jerry Lee aurait épousé Myra Gale alors qu'il n'avait pas encore divorcé de sa précédente épouse, que, de plus, Myra Gale ne serait âgée que de 13 ans alors que Jerry Lee et son entourage affirment qu'elle en a 15, et que, pour finir, Jerry Lee et Myra Gale seraient cousins. Dans le sud des Etats-Unis de l'époque, tout ça ne prête pas à conséquence, c'est même assez habituel, mais dans l'Angleterre à la morale encore très victorienne de la fin des années 50, il en va autrement. Ces révélations provoquent un scandale national et la tournée de Jerry Lee Lewis est interrompue après seulement 3 concerts. Les choses ne s'arrangent pas une fois de retour aux Etats-Unis. Le scandale est tel en Angleterre que les principales radios américaines boycottent à leur tour ses disques. Dans la foulée, de nombreux organisateurs de concerts et propriétaires de clubs refusent également de le programmer. Tout le monde semble alors penser que la carrière de Jerry Lee Lewis ne s'en remettra pas et que le chanteur va retourner à l'anonymat d'où il était sorti à peine 18 mois auparavant. Mais c'est mal connaître le bonhomme qui a été élevé à la dure, qui a connu son lot de galères avant la célébrité et qui a toujours dû se battre pour obtenir ce qu'il voulait. Et c'est ce qu'il va faire, se battre, bec et ongles. Il repart à zéro, recommence à écumer les petits clubs, les bars et les juke-joints de ses débuts pour des cachets qui passent de 10 000 à 250 dollars la soirée et continue à enregistrer pour Sun. Cette opiniâtreté finit par payer. En 1961, aux Etats-Unis, il renoue avec le succès avec sa reprise du "What'd I say" de Ray Charles. En Europe, ce sont ses reprises de "Sweet little sixteen" de Chuck Berry en 1962 et de "Good golly Miss Molly" de Little Richard en 1963 qui grimpent dans les hit-parades. Revanche suprême, en 1962, il est de retour en Angleterre pour une tournée triomphale. Il est toujours marié à Myra Gale, alors âgée de 17 ans, sans que ça n'émeuve plus personne. En 1963, le contrat de Jerry Lee Lewis avec Sun prend fin. Il ne le renouvelle pas, préférant signer avec Smash, une division de Mercury. Une association qui dure une quinzaine d'années, de 1963 à 1978, et qui alterne hauts et bas. Sous la houlette du producteur Shelby Singleton, Mercury commet une grave erreur, faire réenregistrer à Jerry Lee Lewis tous ses grands succès Sun. La comparaison est alors inévitable entre les versions originales et ces réenregistrements, et elle n'est pas à l'avantage de ces derniers. A 30 ans, Jerry Lee Lewis n'affiche plus la même folie qu'à 20 et, surtout, ni Singleton ni Mercury n'ont le savoir-faire Sun en matière de rock'n'roll. D'autant que, aux Etats-Unis, le public n'est plus demandeur de ce genre de rock'n'roll, à l'inverse de l'Europe. Mais le seul marché européen ne suffit pas à assurer des ventes conséquentes. En 1964, Jerry Lee Lewis enregistre "I'm on fire" qui aurait dû être un succès. Malheureusement, quand le disque sort, les Etats-Unis voient déferler une kyrielle de groupes anglais, Beatles en tête, qui balaient tout sur leur passage. Et les artistes américains sont les premières victimes de cette invasion britannique. Jerry Lee Lewis, "I'm on fire" et Mercury ratent le coche en ne renouant pas avec le succès. C'est d'Europe que vient ce premier succès avec un album live enregistré à Hambourg, au célèbre Star Club. Mais ce succès n'est qu'un feu de paille. Pendant plusieurs années, il va d'échec en échec. En 1968, arrivé à la fin de son contrat avec Mercury, le label semble peu enclin à le renouveler. Dans une dernière tentative quasi désespérée, Jerry Lee Lewis et Mercury prennent la décision d'abandonner le rock'n'roll au profit de la country. Jerry Lee enregistre "Another place, another time" qui paraît au printemps 1968 et qui devient un succès. Il vient de sauver son contrat avec Mercury qui est renouvelé pour 10 ans. Une décennie au cours de laquelle il ne fait quasiment plus que de la country. Jusqu'en 1977, Jerry Lee Lewis place 17 de ses chansons dans le classement country, dont 4 n° 1. Parmi ces succès, citons "What's made Milwaukee famous (has made a loser out of me)", "To make love sweeter for you", "She still comes around (to love what's left of me)", "Since I met you baby". Mais ce succès reste circonscrit aux Etats-Unis, l'Europe restant très hermétique à la country. En 1970, Jerry Lee Lewis est redevenu l'un des plus gros vendeurs outre Atlantique, comme à la grande époque Sun près de 15 ans auparavant. En 1973, il parvient même à être programmé au Grand Ole Opry, ce qui lui avait toujours été refusé jusque-là. Entre temps, en 1971 et 1972, Jerry Lee Lewis avait renoué avec le succès dans les classements pop avec 2 reprises, "Me and Bobby McGee" de Kris Kristofferson et "Chantilly lace" du Big Bopper. 1973 marque l'apogée de sa carrière. A partir de cette date, ses vieux démons le reprennent. Sa consommation d'alcool et de drogues en tous genres atteint des sommets. Il foire lamentablement ses enregistrements, quand il daigne se présenter au studio, il annule de plus en plus de concerts et connaît quelques démêlés avec la police et la justice, comme la fois où, en 1976, ivre et armé, il tente de forcer la grille de Graceland, la propriété d'Elvis Presley. C'est en 1977 que Jerry Lee Lewis connaît son dernier succès avec "Middle age crazy". Devenu de plus en plus ingérable, Mercury ne renouvelle pas son contrat quand celui-ci arrive à son terme en 1978. A partir de cette date, Jerry Lee Lewis ne connaîtra plus jamais de succès notoire, même s'il continue à se produire sur scène, notamment lors de festivals revival toujours très populaires en Europe. Aujourd'hui, à plus de 81 ans, il vit dans son ranch de Nesbit, Mississippi, avec sa septième femme, Judith Brown, qu'il a épousée en 2012. Quant à son dernier album, "Rock & roll time", il est paru en 2014. C'est donc en 1973, sa dernière grande année en terme de créativité musicale, qu'il enregistre l'album qui nous concerne ici. Un disque enregistré à Londres avec quelques-uns des meilleurs musiciens anglais. Parmi ceux-ci, citons les guitaristes Alvin Lee (Ten Years After), Albert Lee, Rory Gallagher, Mickey Jones (Foreigner), Peter Frampton (Humble Pie), Delaney Bramlett (Delaney and Bonnie), les organistes Gary Wright (Spooky Tooth), Tony Ashton, Matthew Fisher (Procol Harum), le bassiste Klaus Voorman (Plastic Ono Band), le batteur Kenny Jones (Small Faces, Who) ou le joueur de pedal-steel guitar B.J. Cole. De l'orchestre habituel de Jerry Lee Lewis, un seul musicien a fait le déplacement londonien, l'indéboulonnable guitariste et violoniste Kenneth Lovelace, toujours aux côtés de Jerry Lee aujourd'hui, l'accompagnant depuis la fin des années 60. Un second américain a fait le voyage, Jerry Lee Lewis Jr, 19 ans, qu'on peut entendre à la batterie, quelques semaines avant son décès dans un accident de voiture. Durant ces sessions londoniennes, un concept que, avant lui, Chuck Berry, Howlin' Wolf ou BB King avaient déjà développé, Jerry Lee Lewis enregistre une petite vingtaine de morceaux, alternant rock'n'roll et country. Il n'omet évidemment pas de réenregistrer quelques-uns de ses succès, "Drinkin' wine spo dee o dee", "High school confidential", "Whole a lot of shakin' goin' on", "Movin' on down the line", What'd I say". Il rend hommage à Little Richard via un medley regroupant "Good golly Miss Molly", "Long tall Sally", "Jenny Jenny" et "Tutti Frutti", et à Chuck Berry avec "Memphis" et "Johnny B. Goode". Et il se fait plaisir avec des reprises plus inusitées, "Baby what you want me to do" et "Big boss man" de Jimmy Reed, "Bad moon rising" de Creedence Clearwater Revival, "Sea cruise" de Huey "Piano" Smith, "No headstone on my grave" de Charlie Rich, "Pledging my love" de Johnny Ace, "Trouble in mind", un succès pour Bertha "Chipie" Hill et Louis Armstrong en 1926, "Early morning rain" de Gordon Lightfoot, "Sixty minute man" de Billy Ward and the Dominoes. Un beau panel de styles. Le jeu de piano de Jerry Lee Lewis est toujours aussi énergique quand il se lance dans le rock'n'roll et caressant quand il

donne dans les ballades. Derrière, les musiciens anglais, tous très expérimentés ne paraissent guère impressionnés par l'aura du pianiste, assurant leurs partitions avec foi et conviction. Ce qui nous donne, au final, l'un des derniers grands albums de Jerry Lee Lewis. Que Mercury vient enfin de rééditer après de nombreuses années d'indisponibilité. Notons le son excellent de cet album, qui ne semble même pas avoir été remasterisé, preuve que, dès le départ, tout était déjà là. Seul regret, que Mercury n'en ait pas profité pour inclure un vrai livret racontant la genèse du disque et illustré de photos, au lieu de quoi le label s'est contenté de reprendre la pochette du disque original, très moche, et de lister les musiciens titre par titre, ce qui est mieux que rien.

La DENT NOIRE : En concert "Enragés" (CD autoproduit)
On s'en doutait déjà à l'écoute des 2 premiers albums du groupe, ça se confirme avec cet enregistrement live, la Dent Noire, c'est pas de la comptine enfantine ni de la ballade médiévale. Non, c'est du punk-rock bien bourrin à l'énergie décuplée dès que les argousins se retrouvent devant quelques crêteux pogotant. A croire que c'est contagieux. En 10 minutes montre en main, les keupons normands expédient 5 titres, autant dire qu'ils n'ont guère le temps d'admirer le paysage. J'imagine bien qu'il ne s'agit pas d'un concert entier, ou alors ce sont de sacrées feignasses, mais d'un petit apéro dînatoire propre à aiguiser l'appétit de ceux qui n'auraient pas encore eu l'occasion de perdre quelques litres de sueur en se secouant le popotin face à cette bande d'excités. Bravo les gars, vous avez gagné, il me tarde de goûter l'expérience la Dent Noire in vivo, en chair, en nonosse, en vrai. Même au risque de perdre encore un peu d'acuité auditive, je ne suis plus à ça près. Après, le problème avec le grignotage apéritif, c'est qu'on n'en a jamais assez. Une fois qu'on a fini le ramequin de cacahuètes, on court partout pour en trouver d'autres qui seraient restées planquées à droite à gauche. Ben là, c'est pareil. On se dit qu'il y a forcément des morceaux cachés ailleurs sur le CD, que ça ne peut pas se terminer comme çà, que c'est vraiment trop inzuste, que la vie est une chienne et que fait la police. Mais faut se rendre à l'évidence, 5 petits tours et puis s'en vont. Remarquez, ils ne mentent pas, ils le disent même à la fin du disque, on ne devrait pas être surpris, mais c'est comme en politique, on est tellement habitués à ne plus croire à toutes leurs conneries que, là aussi, on se dit que c'est encore des menteries, qu'ils vont revenir, qu'ils vont sauver le monde, qu'ils vont payer leur tournée de calva. Même pas. Ah les p'tits salopards, nous faire çà à nous qui ne sommes pourtant qu'amour et bonté. Sinon, sans dec, quand est-ce que vous venez-t-il sous des latitudes plus proches de mon petit chez moi. Au bout d'un moment, les disques, c'est bien, mais c'est frustrant.

FORMATS COURTS

SALLYMAGE : L'envol (CD, EMC Malakoff/Le Plan)
Il y a comme une relation privilégiée entre Sallymage et la "442ème Rue". Pensez donc, en 1996, 2 ans après sa formation, le groupe, sénonais à l'époque, sortait son premier 45t sur mon modeste label dont c'était également la première référence, une double naissance en quelque sorte. Un lustre plus tard, en 2001 et après 2 CD autoproduits, l'un chanté en français, l'autre en anglais, le groupe jette l'éponge. Pour renaître en 2013 avec le seul Tony, chanteur et guitariste, de la formation originale, le groupe étant désormais basé à Paris. Quelques changements de personnel plus tard, un autre "ancien" Sallymage repique au jeu, Gérald, le batteur, donnant ainsi un chouia de légitimité en plus pour réutiliser le nom. Ce CD EP a été enregistré en quatuor, Tony assurant donc chant et guitare rythmique, tandis que, depuis, le groupe est devenu quintet avec l'arrivée d'un second guitariste, permettant ainsi à Tony de ne se consacrer qu'au chant, comme autrefois. Les 4 titres de ce premier CD post-reformation reprennent les choses là où elles en étaient restées il y a 15 ans. Sallymage retrouve les accents punky-garage d'antan en les enrobant de subtils atours un poil plus pop, encore qu'il faille vraiment tendre l'oreille pour les discerner, ça tient plus du subliminal que de l'explicite. "City morgue", par exemple, n'aurait aucunement fait tache sur un des 3 premiers disques. Côté textes, Tony ne pouvant décidément pas choisir entre français et anglais, on en trouve 3 dans la langue de Molière et 1 dans la langue de Shakespeare ("Find my way"), ce qui ne nuit en rien à la cohérence du bazar, le fond musical s'adaptant parfaitement à la latinité de l'une et à la saxonnité de l'autre. De toute façon, quand on sait qu'un tiers du vocabulaire anglais est d'origine française, cette querelle linguistique dans le microcosme rock'n'roll m'a toujours bien fait marrer, chacun chante dans la langue qui lui convient le mieux, l'important n'est-il pas, pour l'auditeur, d'y prendre du plaisir plutôt que de décréter de stupides anathèmes dialectaux. Bref, Sallymage renoue avec les affaires courantes, voilà qui ne peut que nous réjouir.

The SLOW SLUSHY BOYS : Gimme your love (SP, B-Soul - larsen.asso.fr)
Après plus d'un quart de siècle d'existence, les Slow Slushy Boys poursuivent leur mutation musicale. De fait, il y a longtemps que le groupe a abandonné son garage d'origine pour donner aujourd'hui dans une soul sensuelle et nonchalante, une soul qui prend le temps de vivre, préférant siroter un cocktail au bord de la piste de danse plutôt que s'échauffer les sens et les sangs sur celle-ci. C'est en tout cas cette soul flâneuse et traînante que le groupe propose sur ce nouveau single avec 2 titres qui s'étirent en longueur telles un greffier au coin de l'âtre ou un lézard en pleine séance de bronzette. L'instrument roi sur ces 2 titres est l'orgue de Graham Mushnik qui ondule comme des volutes de fumée dans un bar de nuit (du moins, avant la loi anti-tabac), vous faisant, par mimétisme, chalouper du bassin et des épaules en suivant ces mélodies sinueuses et mouvantes. Un disque calibré pour les fiestas estivales plutôt que pour les douillettes soirées hivernales. Ca vous laisse le temps de vous préparer.

STYGMATE AND CO ! (EP autoproduit)
Du côté de l'équipe Konstroy, on sait fêter les anniversaires. Ainsi, pour célébrer celui de l'un ou l'une des leurs (je ne sais plus de qui il s'agit), on s'est fendu de ce beau EP en vinyl doré avec 4 groupes amis de longue date. Stygmate a extirpé un extrait de son dernier album en date, "Sous tes yeux", avec l'opportuniste "Rendez-vous à Paris". Les défunts Lipstick Vibrators ont choisi un extrait de leur rare album japonais, "Low winter blues", avec "Retarded loser". Diego Pallavas a puisé dans son stock de raretés pour un exhumer "Le goût de l'absolu". Edouard Nenez et les Princes de Bretagne ont donné une seconde jeunesse à "Amateur", morceau paru sur leur dernier album "Indignés presque parfait", dernier puisque le groupe, lui aussi, a cessé ses activités, tandis qu'Edouard continue, de temps à autre, à sévir au micro de Konstroy. Bon, alors moi, mon anniversaire, ça tombe le 1er juin, si ça vous dit...

Tony MARLOW TRIO : Rock and roll princess (SP, Frenesie Records)
Tony Marlow est un fin connaisseur de la chose guitaristique. Outre sa carrière de chanteur et de musicien, entamée voilà déjà un bonne trentaine d'années, on peut aussi lire, depuis quelques temps, ses avis érudits en la matière dans les colonnes de Jukebox Magazine. C'est donc le musicien qui nous intéresse ici avec ce nouveau single sur lequel il revisite 2 de ses influences, le blues-rock texan à la ZZ Top sur "Rock and roll princess" et le surf énergique et rampant à la Link Wray sur l'instrumental coquin et déluré "Spank !". En prime, on a même droit à une superbe pochette sexy en diable. Un vrai disque de rock'n'roll avec tous ses attributs et ses symboles.

HARMONIC GENERATOR : Skull (CDEP autoproduit)
"Skull" est la troisième déclinaison en EP, après "Heart" et "Flesh", de ce qui sera, d'ici quelques mois, le futur deuxième album du groupe. Chaque EP a pour mission d'explorer un style et des influences particuliers et différents. Ici, c'est le versant punk qu'Harmonic Generator a choisi de privilégier avec 4 titres effectivement plus trapus, plus teigneux, plus concentrés. C'est flagrant sur le très énergique, très éloquent et très efficace "Dreams and tears". Ceci étant, le côté power-rock n'est pas absent de ce nouveau disque comme en témoigne un "Break my chains" qui aurait pu figurer sur le EP précédent, "Flesh". Tout ceci restant évidemment très agressif et très abrasif. Un groupe décidément à suivre de près.

WOLVE : Lazare (CD autoproduit)
Ce EP paraît après un premier album remarqué, le trio francilien pratiquant un stoner sombre et angoissant, aux ambiances délétères, une sorte de voyage dans des mondes habituellement interdits aux mortels que nous sommes, du moins tant que nous nous incarnons dans nos petites enveloppes charnelles. Après, les portes des limbes et des enfers nous sont grandes ouvertes. A croire que Wolve a déjà eu un avant-goût de ce qui nous attendrait de l'autre côté, si l'on en croit tous les oiseaux de mauvais augure qui se font les prophètes de religions tout aussi nauséeuses, dangereuses et démentes les unes que les autres. Notons que le stoner de Wolve se fait parfois éthéré et aérien, un beau paradoxe compte tenu du propos général ("Porcelain" par exemple). En 4 titres et une vingtaine de minutes, le groupe sait varier les climats, jusques et y compris au sein d'un même morceau ("Inferno" et ses changements de rythme abrupts). Si vous cherchez de la gaudriole, ce n'est pas avec ce disque que vous la trouverez, tenez-vous le pour dit.

The TWITCHBLADES : Jeffrey Dahmer (CDEP, Zone Onze Records/Adrenaline Records/Vox-O-Rama)
Un petit EP produit vite fait bien fait afin que le groupe ait quelque

chose à proposer sur son stand de merch lors d'une récente tournée française, ce qui en fait un beau petit collector. Le quatuor allemand (3 damoiselles et 1 damoiseau) est fidèle à sa vision d'un punk'n'roll roboratif et acidulé. Les titres font tous moins de 2 minutes, inutile de se perdre en digressions inutiles, et ont tous été enregistrés dans l'urgence, façon démo live dans la cave, ou presque. En principe, dans les mois qui viennent, ils devraient tous reparaître, réenregistrés, sur une paire de 45t, mais, quoi qu'il en soit, ces versions brutes et sauvages devraient donc rester l'apanage de ce seul EP. Parmi les 3 titres, notons "Jeffrey Dahmer", inspiré par l'histoire du "Cannibale de Milwaukee", l'un des plus fameux serial-killers américains qui a sévi entre la fin des années 70 et le début des années 90, sa spécialité, vous l'aurez compris, étant de boulotter ses victimes, charmant garçon, et "I hate my fuckin job", une reprise de M.O.T.O., groupe punk 80's américain, fallait la trouver celle-là.

SMUTT : Fascist guy (EP autoproduit)

Nouveau groupe originaire d'Annecy (le rock'n'roll, pour se réchauffer en haute montagne, y a rien de tel), Smutt fait dans le punk rock'n'roll qui avoine et qui tatane. On pense à Zeke ou à Turbo AC's, à Peter Pan Speedrock aussi, bref, rien que du qui décrasse, qui récure et qui vous décolle le crépi juste en le regardant droit dans les yeux, mais c'est sûr qu'avec l'ampli bloqué sur 11, ça aide bien. Pas étonnant d'ailleurs vu qu'on retrouve dans le quintet savoyard des membres de Fuck Da Tourist, What The Fuck, Elecmatics et autre Réparateur, tous adeptes du riff qui torgnole et du tempo qui tabasse, on n'est donc pas vraiment dépaysé. Quant au nom du groupe, même s'il ne fait pas dans la finesse (je vous laisse consulter votre dictionnaire d'argot angliche pour en découvrir toute la poésie), il reste conforme à l'esprit général du groupe, crade et débraillé, comme on l'aime quand on a du goût.

KURT ! : Non stop Dalton's (EP autoproduit)

Un brin d'histoire pour commencer. Il était une fois à Toulouse en 1988 un groupe nommé Kurt ! sur le berceau duquel, comme il se doit, s'étaient penché les bonnes fées punk. Sauf qu'il y a eu comme des ratés dans leurs bonnes oeuvres. En effet, durant ses 4 ans d'existence, Kurt ! n'a jamais eu l'occasion de sortir le moindre disque. Bon, ce sont des choses qui arrivent. Leur seule trace discographique, à l'époque, fut leur participation à la compilation du label Boucherie "La relève - Mon petit frère est un rocker" (avec, entre autres, les Jekill's, les Tétines Noires, les Giovanni's, les Clandestins, les Joueurs, les Ejectés, Kni Crik ou Rosemary's Babies) pour laquelle ils se fendirent d'une reprise iconoclaste et speedée des "Daltons" de Joe Dassin (bah oui, on a les repères musicaux qu'on peut), sous le titre de "Non stop Dalton's". 1992, fin de l'histoire. Et tout aurait pu en rester là. Mais, en 2015, le démon du rock'n'roll vient titiller tout ou partie des membres du groupe (je ne sais pas combien il reste de musiciens originaux dans cette nouvelle incarnation) qui se reforme derechef. Et là, pas question de faire un remake copie conforme de leur vie d'avant. Cette fois, le groupe se dépêche d'enregistrer un disque, son premier donc. Ce qui, en soit, est une bonne chose, d'autant que Kurt ! n'a rien perdu de sa vista d'origine, ça reste du punk-rock séminal et dessalé. En revanche, proposer une nouvelle version de "Non stop Dalton's", je ne sais pas si c'était forcément la meilleure chose à faire. Non pas que le morceau craigne, c'est toujours aussi dégourdi et espiègle, m'enfin faire une reprise d'une reprise, franchement... Je suppose que Kurt ! avait quand même d'autres morceaux sous le plectre. Il y en a d'ailleurs un sur ce EP, "L'Algérie", nettement plus intéressant du coup, surtout qu'il traite d'un sujet encore largement tabou par chez nous, quel que soit le domaine choisi, musical, littéraire, cinématographique, sociétal, la Guerre d'Algérie. Si les américains ont depuis longtemps exorcisé leurs démons post Guerre du Vietnam, il n'en est pas de même ici où les guerres coloniales (c'est valable aussi pour l'Indochine) semblent devoir être ensevelies sous une chape de plomb digne de la dalle de béton recouvrant le réacteur n° 4 de Tchernobyl. On ne parle pas de ça voyons, on ne remue pas les mauvais souvenirs, on ne revient pas sur le passé. C'est donc tout à l'honneur de Kurt !, justement, de gratouiller un peu la vase et la gadoue. Un morceau, "L'Algérie", dont une autre version, dub cette fois, vient compléter ce premier EP. En conséquence, on leur pardonne le coup de la redite "daltonesque".

The REVOX : Talk about her (SP, Voodoo Rhythm Records)

Les Revox sont un trio suisse (francophones, même s'ils chantent en anglais) vivant au coeur des montagnes. Réclusion hivernale aidant, les gonzes ont trouvé un passe-temps leur permettant de rester bien au chaud chez eux, collectionner les disques. Occupation fort louable en soi. Avec une prédilection pour le garage-punk millésimé 60's. Période délectable s'il en est. Alors forcément, en 2011, au moment de former un groupe, c'est vers ce style qu'ils se sont tournés pour promouvoir leurs petites gesticulations mélodiques. On ne peut pas les blâmer. Ce single est une carte de visite idéale pour entrer dans leur univers à remonter le temps. En face A, une reprise de "Talk about her" des Sevens, un groupe suisse, de Bâle plus précisément, qui sévissait au mitan des 60's. En face B, "I'm sick of you", un original fortement influencé par les dingueries absurdes et cocasses d'un groupe comme les Monks (ah, ces choeurs habités) ou par les éruptions acidifiées des Seeds. C'est plein de guitare fuzz, de lo-fi brinquebalante et d'extravagance gratuite. En plus, afin de bien coller à leur patronyme, le groupe a enregistré ça sur son bon vieux Revox personnel, plus analogique, c'est pas possible. Et qui d'autre que Voodoo Rhythm pour faire paraître la chose ?

Los INFIERNO : Tu tonto no soy (SP, Pitshark Records/Primitiv)

C'est pas tous les jours qu'on peut chroniquer un groupe mexicain. Ce qui est dommage, d'autant que, personnellement, je suis plutôt friand de ces groupes d'Amérique latine. Le sous-continent, Amérique Centrale et du Sud, ayant même connu une scène garage-punk très dynamique dans les 60's. C'est dans ce courant que s'inscrivent los Infierno, formés en 2009 à Mexico avec 2 albums à leur actif. Ce single propose 2 reprises, "Tu tonto no soy" étant l'adaptation de "I'm not your stepping stone", le classique de Paul Revere and the Raiders en 1966, tandis que "Estan cambiando los colores de la vida" est emprunté au répertoire de los Chijuas, mexicains eux aussi (Chihuahua) apparus à la fin des années 60. Comme on peut s'y attendre, los Infierno c'est du garage-punk juteux et gorgé de guitare fuzz sexy, raahh lovely.

BRUTAL BEYOND BELIEF : Denim on denim (EP, No Balls Records - no-balls-records.com)

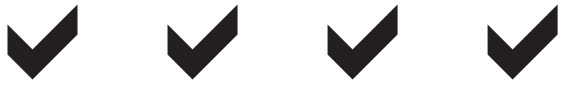
Brutal Beyond Belief est un power-trio suédois qui se vante de pouvoir transformer un bar en antichambre de l'enfer d'un seul accord de guitare et de faire d'un punk un ivrogne invétéré d'un seul coup de tom (quoique, dans ce cas, c'est pas très difficile, il y a déjà une certaine prédilection). Trio mixte, un velu tatoué au chant et à la guitare (Gibson, what else) et 2 charmantes valkyries à la rythmique, tout de denim vêtu, ça explique le titre de leur second EP et de la chanson éponyme. Ils se permettent également de décliner le verbe "se biturer" sur le catégorique "Drink drank drunk", au cas où l'on n'aurait pas compris le message. On trouve aussi la version studio de "Trouble", morceau qui figurait déjà sur leur premier EP, mais en version publique. Quant au dernier titre, "Lose it all", il résume bien leur philosophie de vie, quitte à tout paumer, autant le faire en matraquant un rock'n'roll dru et agressif et le faire partager à des hordes entières de headbangers en goguette. Me tarde de les voir sur scène ceux-là, des fois que ça me promette un aller simple pour le Valhalla.

POPSKULL REBELS : Round up (CD, Grit Twang Records)

Après un premier album jovial paru début 2016, les Popskull Rebels de Kansas City ne perdent pas de temps et sortent déjà un nouvel EP. Doivent avoir des fourmis dans les paluches. En 4 titres, ils confirment le potentiel déjà décelé à l'écoute de l'album. Plus des perdreaux de l'année, les Popskull Rebels profitent de leur expérience pour se frotter à la country et au rockabilly qui ont bercé leurs jeunes et insouciantes années d'ados plein d'illusions. Les Popskull Rebels se plaisent à jouer sur la corde vintage d'une musique millésimée, notamment via leur reprise de "Ballad of Paladin", générique de fin de la série western "Have gun - Will travel" par l'un de ses auteurs, Johnny Western. Ceci étant, les Popskull Rebels ne s'enferment pas dans une nostalgie qui n'aurait guère de sens. Ils sont aussi passés par tous les courants néo-country et néo-rockabilly, notamment ceux qui ont vu le punk déferler sur ces styles, en témoigne, par exemple, le très énergique et impétueux "Dark side of the trail". Ce EP est un complément alimentaire parfait au premier album du groupe. En cas de déficience vitaminée, ça devrait vous rebooster pour un moment.

The ALFAS : Feather of yesterday (SP, Beluga Records)

Le groupe suédois the Alfas n'est pas du genre à perdre son temps en vains atermoiements. Un groupe de rock, c'est fait pour faire de la musique, c'est donc ce qu'ils font. Créés en 2013, les Alfas ont sorti un 25cm en 2015, ce single venant dignement lui succéder. The Alfas, c'est un rock'n'roll à forte teneur psychédélique, un psychédélisme tel qu'il se pratiquait dans la seconde moitié des années 60, avec encore les réminiscences garage héritées des ses primes influences. The Alfas ne sont pas sans rappeler les danois de Baby Woodrose dans leur démarche pleine de sincérité et de déférence. 2 titres de bonne facture, savamment construits et brillamment interprétés, c'est finalement tout ce qu'on demande à un groupe, à un single, à une chanson. Non ? Contrat rempli.



KALAHYSTERI : Kalahysteri (CD, Pitshark Records)
La mondialisation n'a pas que du bon, loin de là, surtout en matière économique ou sociale. Par contre, musicalement, elle permet de belles découvertes. Comme Kalahysteri. A priori, si l'on écoute ce disque sans aucune information préalable, on se dit qu'on a à faire à un groupe américain bon teint, originaire de quelque bled paumé des Appalaches, tant la country qui s'échappe des enceintes exhale d'aiguisés relents montagnards. Mais non, que nenni non point, Kalahysteri est un trio de jeunes musiciennes italiennes. Au temps pour les préjugés et les idées reçues. Un trio à l'ancienne, guitare, contrebasse et percussions minimalistes, washboard notamment, avec un peu de banjo ou d'harmonica quand le besoin s'en fait sentir. Et les vestales portent beau la santiag, la robe à volants et le stetson, virtuellement du moins, avec une dizaine de chansons dépouillées, crues et organiques. Mais il est vrai que les 3 belles n'en sont pas à leur coup d'essai. Astrid Dante joue habituellement dans Miss Chain & the Broken Heels (Miss Chain, c'est elle, le groupe donnant dans une power pop élégante), Elisa De Munari est plus connue sous le nom d'Elli De Mon, one girl band garage blues hindouisant, et Giusi Pesenti fait partie de Dry & Dusty, trio qui, pour le coup, fait une country appalachienne typique (chant, banjo, violon). Elles ont donc une expérience certaine. Ce qui les autorise à broder autour de leur country-folk basique, Kalahysteri l'arrosant parfois de salvateurs accents power-pop. Quant au producteur du disque, ça n'est pas non plus un inconnu, Matt Mordin étant le guitariste du duo guitare-batterie Mojomatics. Ici, il se fend aussi de quelques parties d'harmonica et de mandoline. Kalahysteri a la fraîcheur d'une brise de printemps sur les prairies couvertes de pâturin, l'innocence d'une lycéenne parée pour le bal de promo, l'assurance d'une cowgirl aux prises avec un troupeau de longhorns en plein stampede. La country n'est plus seulement une affaire américano-américaine.

ERWTENSOEP : Strange desire (CD autoproduit - erwtensoep.fr)
Un nom à consonance flamande pour un groupe français, imprononçable pour le franchouillard moyen, ce qui ne va pas sans me poser de menus probables quand je cause dans le poste, mais j'en ai vu d'autres. Un nom pourtant pas franchement incongru dans le cas de Erwtensoep. Je m'explique. Il s'agit d'un duo basé à Migennes, dans l'Yonne, des quasi voisins donc. Sabien Witteman et Patrice Ferrasse ont de nombreux points communs. Outre qu'ils forment un couple à la ville et qu'ils sont musiciens, ils sont aussi artistes-plasticiens, c'est d'ailleurs une sculpture de monsieur qui orne la pochette de cet album. Album sur lequel Patrice Ferrasse tient guitare, claviers, percussions et fait quelques choeurs. Ah oui, il joue aussi de la guimbarde quand il lui reste une ou deux mains libres. Sabien Witteman joue de l'accordéon, des percussions, des claviers et tient le chant principal. Voilà pour la fiche d'état-civil. Sabien Witteman dont le nom n'est pas tout à fait inconnu à qui s'intéresse à la scène industrielle et expérimentale européenne puisqu'elle fut, de 1982 à 1984, la batteuse (décidément quel vilain mot mais il n'y en a pas vraiment d'autre) du groupe néerlandais the Ex, groupe formé en 1979 en pleine explosion punk, tendance anarcho, et qui existe toujours aujourd'hui après avoir trempé dans tout un tas de mouvances musicales, free jazz, improvisation, folk, post-punk ou no-wave. Le nom flamand du duo ("soupe de pois" en français semble-t-il, sûrement une recette typique du pays des polders) est donc une référence à la langue maternelle de Sabien. Forcément polyglotte puisqu'elle vit en France depuis de nombreuses années et que, sur ce disque, elle chante en français et en anglais. Erwtensoep chez qui, du coup, on retrouve un peu du côté aventureux de the Ex avec un folk plus ou moins électrique et plus ou moins expérimental, l'accordéon n'étant pas pour rien dans la première acception, la guitare dans la deuxième et les synthétiseurs dans la troisième. Personnellement, ça me rappelle les sonorités d'un de mes groupes préférés, les Swell Maps, surtout à leurs débuts, avant qu'ils ne deviennent proto-punks, et, par extension, des disques solo d'un ex du groupe anglais, Jowe Head. Une même volonté de faire une musique en décalage complet avec l'air du temps. Erwtensoep raffine de la ballade sombre et ténébreuse, douloureuse et sépulcrale, brumeuse et morose. Même si, paradoxalement, la voix en apesanteur de Sabien Witteman leur apporte une légèreté et une souplesse qui ouvrent sur de franches lueurs d'espoir. Même l'accordéon, pourtant pas l'instrument le plus déluré qui soit, fait souffler un vent purificateur sur ces tranches de vie en gris profond. En fait, chez Erwtensoep, l'instrument le plus anxiogène est la guitare, tout en accords répétitifs et lancinants, une guitare souvent aigrelette qui en renforce le côté oppressant. Erwtensoep, c'est un voyage dans les contrées les plus sombres des mythologies, méditerranéennes ou nordiques, de celles qui, en général, vous emmènent vers le Tartare ou Naströnd, même si, en se retournant, on peut quand même voir que la porte d'accès est restée ouverte. Un premier album envoûtant.

11LOUDER : Monkey business (CD, Bad Wölf Records/Collectif Psychiatrik Autogéré/Deep Inside/Zone Onze Records/Maloka)
Après une triplette de EP, 11Louder se lance enfin dans l'exercice de l'album, un dépucelage en règle qui fait de ce genre de collectif un vrai groupe, apte à entrer dans la vie active, à marquer les esprits de ses contemporains, à faire des petits bâtards dans tous les coins, bref à exister comme il se doit. 11Louder sont de Dijon, on peut donc supposer que l'abus de moutarde dans leur biberon leur ont donné cette rage et cette hargne qu'ils mettent à aligner de l'accord sanguinolent, à distiller du riff mordant, à abraser de la mélodie teigneuse. En langage binaire, on appelle ça du speed rock'n'roll ou du hard-punk selon de quelle côté de la ligne médiane tracée par Motörhead on se trouve. Ouais, le nom est balancé. Difficile de ne pas y faire référence, d'ailleurs l'album est dédié au grand Lemmy lui-même, il méritait bien un tel hommage. Mais on peut penser aussi à d'autres grands émotifs comme Peter Pan Speedrock, Turbo AC's, V8 Wankers, Carburators, j'en passe et des plus chafouins. Tirant leur nom d'une réplique culte de "Spinal tap", on aura compris que 11Louder ne connaît qu'un réglage du côté des amplis et des potards, le "tout à fond sinon rien". Pas question de s'embarrasser de maniérisme. Dans le célèbre questionnaire de Proust, si 11Louder était un animal ce serait un taureau en pleine montée de testostérone, si c'était un véhicule ce serait un Panzer, si c'était un personnage historique ce serait Attila, si c'était un légume ce serait un piment de Cayenne, si c'était une plante ce serait une dionée, le genre qui attaque préventivement plutôt que d'attendre bêtement et passivement qu'on vienne lui marcher sur les nougats. Et si c'était un fruit, ce serait une banane, le seul qui soit réellement agressif, surtout quand on l'écrase du pied gauche. Du droit, ça va, ça porte bonheur, comme le décline graphiquement 11Louder sur le très beau digipack, preuve qu'ils savent aussi faire montre d'un peu de poésie dans ce monde de barbares, monde dans lequel ils sont aussi à l'aise qu'un grand blanc au milieu d'une escouade d'otaries, ou de surfeurs bodybuildés, c'est presque pareil. Un bien bon album que celui-là m'ame Michu, c'est comme je vous le dis, avec rien que des morceaux qui croquent sous la dent, qui vous décriottent la cuisine de fond en comble, qui vous dépoussièrent la tapisserie mieux que madame Gimenez quand elle est en rogne après sa fripouille de mari et qu'elle se venge sur le paillasson. 11Louder, c'est pas de la bibine de hard discount, ça a du corps, du coffre, de la cuisse et des cojones.

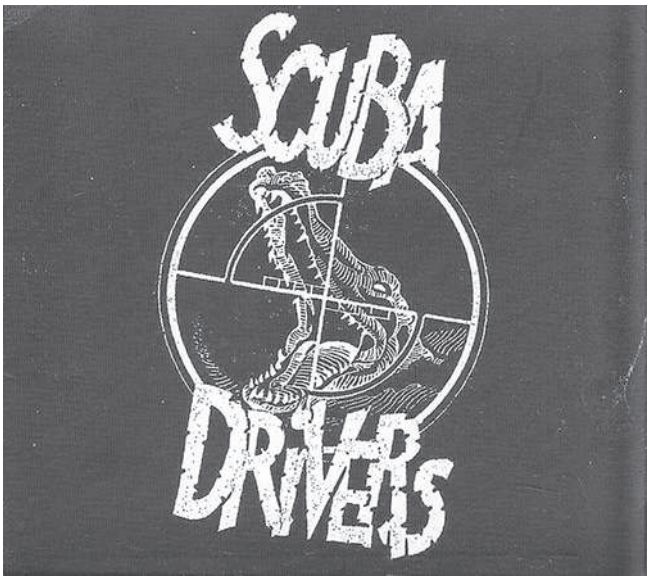
BADASS MOTHER FUZZERS : Heartbreaker (CD, Pishark - www.pitshark.com)
A la lecture de leur nom, on devine vite que les Badass Mother Fuzzers ne sont pas là pour faire dans la finesse ni pour proposer des cours de dentelle. Ce qui se confirme à l'écoute de leur premier album. Y a pas tromperie sur la marchandise. Amateurs de gros rock'n'roll qui tache, qui bave et qui ramone la cheminée, vous ne serez pas déçus. Badass Mother Fuzzers c'est un power-trio toulousain dont les membres ont un CV long comme le bras d'un gibbon. Au hasard de leurs pirateries précédentes, citons les B-Sides ou los Jamones (faut-il expliciter là ?), groupes dans lesquels ils jouent d'ailleurs toujours en parallèle. Les Badass Mother Fuzzers se forment en 2014 autour d'une certaine idée du rock'n'roll, du garage et du punk, un mix passé à la moulinette fuzz (faut bien justifier le nom), joué par de sales gosses (euh non, gosses, peut-être plus vraiment mais on s'en fout) qui n'ont peur de rien. Et puisqu'il faut bien écrire la légende, l'histoire, dans leur cas, retiendra qu'ils donnent leur premier concert non pas dans leur local de répétition, ni dans leur ville d'origine, pas même en France, toutes déclinaisons qui auraient pu s'avérer logiques, ce que, en tout cas, n'importe quel jeunot de groupe ferait dans ces circonstances. Non, les Badass Mother Fuzzers, leur premier concert, ils le donnent carrément à New York. Ce qui s'appelle jouer dans la cour des grands. Et là, les gars, vous marquez un point décisif, vous prenez l'avantage sur tout le monde, vous virez en tête dès le premier virage, autrement dit, on n'est pas près de vous revoir, ou plutôt si, on ne verra plus que votre derche et la semelle de vos bottes allemandes. Quant à leur premier album, on ne s'étonnera guère d'apprendre qu'il fut enregistré au Swampland, l'antre toulousain de cet autre bouillant activiste qu'est Lo Spider, lui aussi, dans le genre CV exponentiel, il en connaît un rayon. Mais la Ville Rose n'en est pas à son coup d'essai. Quand on parle rock'n'roll dans nos vertes contrées, elle se hisse fièrement dans le haut du tableau. Les Badass Mother Fuzzers apparaissent quasiment quand Lemmy casse sa Rickenbacker, pour un peu, si je croyais à la réincarnation, j'y verrais presque un signe.

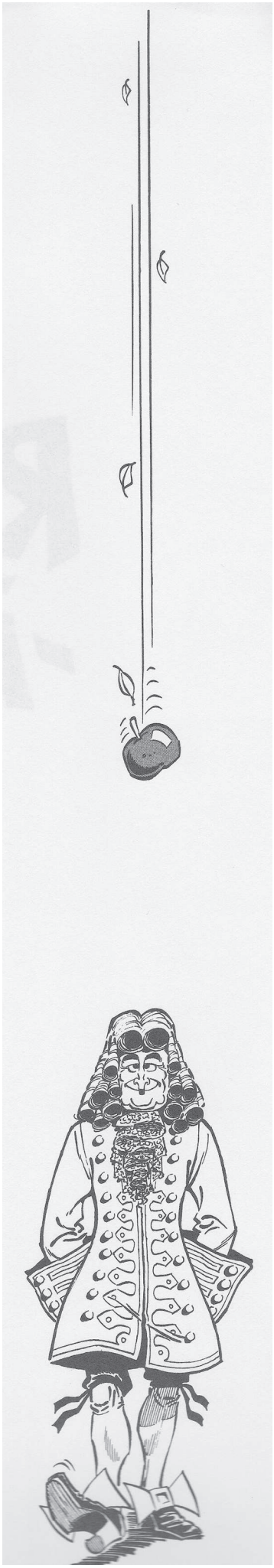
ELECTRIC BEANS : De retour en noir (CD, Mogettes Prod)
On n'arrête plus les Electric Beans. 3 albums en 2 ans, Stakhanov va finir par passer pour une petite bite. Ou plutôt une petite saucisse, ça se marie mieux avec les haricots. D'accord, sur 3 albums, il y a bien eu un live assez anecdotique, n'empêche, sortir un disque, a fortiori en autoproduction, ça reste du boulot, surtout en amont. La sortie, finalement, ça n'est qu'une délivrance avant d'attaquer la promotion. Et quand, de toute façon, on n'a aucune chance d'être invité au 20 heures de TF1 pour présenter son chef d'oeuvre, la promo, ça va, ça se cantonne essentiellement aux concerts. Et ça, les Electric Beans, comme tout groupe qui se respecte, ils savent faire. D'où, justement la sortie du live sus-mentionné. Néanmoins, je persiste et signe. Pour l'auditeur lambda, moi par exemple (je sais, je suis partial et, en plus, égocentrique, c'est pour ça que j'évoque ma modeste personne), qui n'a jamais vu les Electric Beans en lard, en sauce et en cosse, les albums studio c'est quand même mieux. C'est là qu'on peut apprécier l'humour potache et acide du groupe, une de ses grandes forces, même si, musicalement, ce ne sont pas vraiment des manches non plus. Les Electric Beans, bien qu'ils ne fassent ni du hard-rock, ni du heavy-metal, ni du death-core-machin-truc, semblent cependant avoir une prédilection certaine pour ce genre de musique bravache, m'as-tu-vu et souvent adepte de gonflette intellectuelle. C'est ce qui ressort en tout cas de leurs textes foncièrement sidérurgistes. Et de l'artwork de cet album, au reste très réussi. J'adore tous ces petits haricots anthropomorphes qui nous rappellent forcément quelqu'un. Pour la musique, disons qu'on est plutôt dans un rock musclé, ce qui nous sauve au moins des fadasseries généralement inhérentes à l'usage du français dans le texte, souventefois associé à Maurice Chevalier, Mireille Mathieu, Didier Barbelivien ou Maître Gims, c'est dire si on l'a échappé belle. Quand on pense que ce sont les ex choeurs de l'Armée Rouge qui ont récemment été décimés par un Tupolev récalcitrant, ça ne voulait pas arriver à la cour servile de Michel Drucker. Ce ne sont jamais les plus mauvais qui partent en premier. Je remarque en tout cas que les Electric Beans, prévoyants et se considérant probablement comme appartenant à la catégorie de ceux qui ont tendance à lâcher la rampe prématurément, ont quand même tout prévu en cas de malheur et de rappel anticipé auprès de la camarde, ils ont déjà commandé le corbillard, creusé la tombe et rameuté les métalleux zombies qui sommeillent en chaque cimetière, histoire de guincher comme des malades les nuits de pleine lune ou de sabbat. Z'ont même prévu les gogues, c'est pas parce qu'on a chatouillé les Parques avec trop d'insolence qu'on ne va pas se torcher à la 8°6 dans l'autre monde. Et pour être certains que leurs légataires universels sont au courant de leurs desiderata posthumes, ils ont clairement affiché leurs antépénultièmes volontés sur la pochette de leur album. Comme une carte de donneur d'organes mais en plus explicite. Le genre de truc dont on espère qu'il servira le plus tard possible quand même. Pour l'instant, les Electric Beans semblent relativement bien portants, pas trop d'inquiétude de ce côté donc. Ca n'est pas encore la fin des haricots, uh uh uh !!! Désolé, mais celle-là, je ne pouvais décemment pas la rater au risque de griller une réputation durement façonnée à la force de mon humour de Prisunic (ah non, merde, Prisunic, ça n'existe plus, c'est vrai, Juppé est déjà passé pour un ringard avec çà, pfff ! mais un humour de Leader Price, je ne sais pas pourquoi, ça n'a pas la même saveur).

CHERNOBILLY BOOGIE : Chernobilly Boogie (CD autoproduit - chernobillyboogie.com)
Aujourd'hui, on parle toujours comme d'une blague du fameux nuage de Tchernobyl qui n'aurait jamais franchi le Rhin, le grand fleuve semblant nettement plus efficace que la ligne Maginot face aux invasions orientales. Mais combien se souviennent du guignol qui était, à l'époque, venu annoncer çà à la télé ? Oui, c'était bel et bien le premier haut fait mensonger de cette burne de Sarkozy. Et vous pensez bien que celui qui nous a foutu dans la merde durant son quinquennat ne se vante pas plus de cette fourberie que des nombreuses autres qui ont suivi. Néanmoins, le putain de nuage, il a bien franchi les eaux tumultueuses du Rhein. Il est même arrivé jusqu'à Nantes, alors vous pensez bien que tout ce qui se trouvait entre l'embouchure de la Loire et le Mont Sainte Odile n'a pas non plus échappé à ses petites sautes d'humeur irradiantes. Oui m'sieurs dames, jusqu'à Nantes. Jusqu'à il y a peu, on ne s'en rendait pas compte, mais, depuis une paire d'années, il faut bien se rendre à l'évidence, depuis l'apparition de ce groupe de mutants travaillés au corps par de l'atome en bamboche. Pourtant, tout avait bien commencé puisque Shumanski, le chanteur de Chernobilly Boogie, ne présentait aucun symptôme déviant tant qu'il était chanteur du groupe heavy-power-rock'n'roll Hellscrack. Et puis un beau jour, le zig se réveille avec une vision, seul le boogie-woogie sauvera le monde de la catastrophe. Et le pire, c'est qu'il parvient à trouver 3 autres adeptes de la rédemption par les galipettes musicales. Chernobilly Boogie est né, rien ne sera plus jamais comme avant. Le principe est simple, vous prenez quelques grands classiques, rock de préférence, et vous les tartinez d'un boogie largement arrosé de psychobilly, voix de rogomme bien caverneuse en avant et piano monté sur ressort en soutien logistique (groupe garanti sans guitare, c'est comme je vous le dis) avec un harmonica en franc-tireur, le tout nourri à la vitamine C radioactive en intraveineuse. On est bien loin d'un Pat Boone aussi amène qu'un loukoum. Avec Chernobilly Boogie, on est même plus proche des débordements salaces de la Jim Jones Revue que de la bonhommie rassurante d'un Bill Haley. 10 reprises sont au programme de ce premier album et ça arrose large : "Go buddy go" des Stranglers déjà dépoussiéré par les Meteors, "Viva Las Vegas" d'Elvis Presley pareillement torchonné par les Cramps, "Human cannonball" de Webb Wilder, "Blast off" des Stray Cats, "Satan's eye" et "Astra Wally" de Rose Tattoo, ça c'est du béguin ou je ne m'y connais pas, "Wild one" de Johnny O'Keefe dépucelé par Iggy Pop, "Mexican radio" de Oingo Boingo, groupe californien bien oublié aujourd'hui, ce qui est dommage, dont l'un des membres connaît une belle notoriété depuis qu'il s'est acoquiné avec Tim Burton pour signer les musiques de ses films, j'ai nommé Danny Elfman, "Neat neat neat" des Damned, l'une de mes chansons préférées de tous les temps, et "Got my mojo working" de Muddy Waters. Avouez que ça a de la prestance. Et encore, sur le papier, c'est bien, à écouter c'est de la gourmandise XXL, le genre dont on reprend même si on sait qu'on ne devrait pas, rapport à la ceinture qu'il va encore falloir desserrer d'un cran ensuite. Les desserts, c'est décidément trop addictif, et quand ils baignent dans l'eau de refroidissement d'une piscine de réacteur nucléaire qui vient de connaître l'orgasme de sa vie, c'est encore pire. A noter que ce premier album ne reflète plus tout à fait la musique actuelle du groupe, bien qu'il pratique toujours le même boogie-woogie tempétueux, il y a désormais des cuivres, histoire de rajouter un peu de saccharose à l'entremet. Allez mater leur excellente vidéo sur "I am the cool" de Screamin' Jay Hawkins, ça vaut son pesant d'hémoglobine. Et ça augure bien de la suite.

SCUBA DRIVERS : Scuba Drivers (CD, Nineteen Something)
Quand on dresse une carte de France des villes les plus rock de l'hexagone, on a souvent tendance à oublier Périgueux. On a tort. Aujourd'hui encore, la cité reste un bouillonnant vivier d'activistes, groupes ou labels, une scène née dans les années 80. Et, à l'époque, les Scuba Drivers en furent l'un des plus beaux fleurons. Au départ, en 1986, le groupe est une belle illustration de népotisme musical puisqu'il s'articule autour des 3 frères Feydri (un peu comme, à Angers, les Thugs autour des frelus Sourice, dont l'un, Eric, accessoirement, co-préside aux destinées du label Nineteen Something, y a jamais de coïncidences, il n'y a que des évidences). 2 des frangins Feydri jouent dans le groupe, Didier à la batterie, Philippe à la basse, tandis que le troisième, Alain, s'occupe de tous les à-côtés. Bien occupé ce dernier d'ailleurs, puisqu'il est par ailleurs postier, pour faire bouillir la marmite (j'en sais aussi quelque chose), journaliste, déjà à l'époque, et écrivain, vocation née bien après le split des Scuba Drivers, mais quand même. Les 2 autres membres des Scuba Drivers ont pour nom François Berry au chant et Emmanuel Pastel à la guitare. Une fois le bébé conçu, ne reste plus qu'à le lancer sur le chemin de la vie. Une vie assez brève, certes, puisque le mot fin apparaîtra sur les écrans radar en 1989, 4 ans plus tard, mais intense. Les Scuba Drivers s'inscrivent dans une mouvance rock'n'roll profondément enracinée dans l'électricité la plus pure et définie par un quadrilatère dont les sommets se situeraient en Suède (Nomads), en Angleterre (Barracudas), aux Etats-Unis (Real Kids) et en Australie (Radio Birdman), les noms des groupes n'étant là que pour graduer le niveau des débats, la liste n'étant en rien exhaustive. A la même époque, en France, d'autres combos grenouillent dans les mêmes sonorités séminales et endocriniennes, les Dogs à Rouen, les Shifters à Toulouse, Fixed Up au Havre, les Thompson Rollets... à Périgueux aussi (blast ! y aurait-il une pouponnière en plein Périgord ?) ou les Real Cool Killers à Clermont-Ferrand. C'est d'ailleurs sur le label de Buck, ci-devant (et aujourd'hui toujours regretté) chanteur-guitariste du groupe auvergnat, Spliff Records, que les Scuba Drivers sortiront leurs 2 seuls disques, un 45t en 1987 et un mini album (tournant en 45t, c'est dire s'il y avait urgence) en 1989. Une poignée d'hymnes essentiels à la bonne compréhension de la chose rock'n'roll sous nos gauloises latitudes, une musique classieuse et racée, sans faux col ni compromissions, et une volonté de décliner élégamment les quelques accords fondateurs d'une musique alors encore à peine trentenaire. Et comme pour mieux affirmer la place des Scuba Drivers au panthéon du rock'n'roll

local, citons aussi leurs participations à quelques-unes des meilleures compilations de l'époque, de celles qui ont fait date et que leurs heureux possesseurs n'échangeraient, aujourd'hui encore, pour rien au monde, et sûrement pas contre l'intégrale des putasseries griffées NRJ ou RFM. Ainsi retrouve-t-on trace du groupe sur "An emotional beat in a world of fury" du label Gougnaf Mouvement, "La chair humaine ne vaut pas cher" du label Go Get Organized, "Eyes on you" du label Closer (les 2 volumes, le premier en 1987 comme le second en 2014), sans parler de leur participation aux deux principaux fanzines du temps, "Abus Dangereux" et "Rock Hardi", qui existent toujours aujourd'hui. Cette anthologie propose évidemment l'intégralité de cette discographie officielle, soit 14 titres augmentés d'une quinte d'enregistrements live pour parachever une oeuvre que les plus jeunes peuvent à présent redécouvrir dans un écrin digisleeve digne du ramage de ces arrière-arrière-arrière petits enfants de Cro-Magnon. Leurs ancêtres nous ont laisse Lascaux, les Scuba Drivers nous laissent une discographie intègre et impeccable d'entregent, de tenue et d'aisance. Une attitude chic et sélect qui se manifeste dans les reprises que le groupe savait sublimer, les Boys, le groupe d'Honest John Plain, le Sonic's Rendez-Vous Band, le groupe à l'unique single mais à l'héritage incommensurable, les Hitmen, l'autre groupe de l'australien Chris Mazuak, et les Gorillas, le groupe anglais de Jesse Hector qui naviguait entre proto-punk et pub-rock. Les Scuba Drivers, un maillon indispensable dans l'arbre généalogique du rock'n'roll made in chez nous. Il est bel et bon que Nineteen Something leur rende les honneurs qui leur sont dus.



JIBAROS : Jibaros (CD, KOTJ Records/Sweet Grooves/Delia Records/Hurrah ! Musica)

Bien loin des réducteurs de têtes dont ils ont emprunté le nom, les Jibaros sont un quatuor espagnol (madrilène plus précisément) qui n'a pas perdu de temps depuis sa création en octobre 2015 puisque, pile poil un an plus tard, il sort déjà son premier album. Un disque qui ne perd pas de temps non plus dès qu'on le pose sur la platine puisque, s'il est bien de format 30cm et s'il propose les 12 titres réglementaires propres à ce gabarit, il tourne en 45t, ce qui en dit long (ou plutôt court en l'occurrence) sur l'impératif qui sous-tend le propos. Faut dire que la musique s'y prête. En effet, les Jibaros font une power-pop calibrée dans les 2 minutes 30 ou 3 minutes institutionnelles et inhérentes au style ("Las chicas como tu"). Souvenez-vous des magiques années 60 où ça donnait dans le même standard, les Jibaros ne font que s'inscrire dans cette lignée. Une power-pop délicieusement aromatisée de rock'n'roll feutré, de rhythm'n'beat discret, voire de psyché-pop résurgente ("Radio de accion"), une musique très en phase avec les précurseurs américains du genre. D'ailleurs, la seule reprise du disque est "Mi corazon", une adaptation de "Beat your heart out" des Zeros, ce groupe angeleno et chicano (on reste dans le ton hispanisant) emmené par Roberto Lopez qui, plus tard, se fera connaître sous le nom d'el Vez, version spanish d'Elvis. Un premier album intemporel pour les Jibaros avec une musique qui ne l'est pas moins et qui n'a pas pris une ride quand on l'écoute aujourd'hui, même quand elle a été enregistrée il y a 50, 40 ou 30 ans. Gageons qu'il en ira de même des Jibaros dans quelques décennies. Encore que je ne sois pas certain, personnellement, d'être encore là pour en goûter la générosité, mais c'est pas grave. Pour l'heure, seul compte l'instant présent. Pour la miniaturisation de ma cabeza, je ne suis pas pressé.